

Emmanuel Poinot
L'angle de chute



LEMÉAC

Emmanuel Poinot
L'angle de chute

LEMÉAC

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Les voyages éphémères, Les Allusifs, 2019.

OceanofPDF.com

EMMANUEL POINOT

L'angle de chute

roman

LEMÉAC

OceanofPDF.com

Ouvrage édité sous la direction
de Jean-Marie Jot

Illustration de couverture : Julie Larocque

Leméac Éditeur remercie le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Canada

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-7609-4904-1 (papier)

ISBN 978-2-7609-6830-1 (ePub)

© Copyright Ottawa 2022 par Leméac Éditeur
4609, rue D'Iberville, 1^{er} étage, Montréal (Québec) H2H 2L9
Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2022

Mise en pages : Anne-Marie Jacques
Adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

OceanofPDF.com

Il neige, la marée monte, et je vais bientôt mourir. Ce n'est qu'une question de temps. Tout au plus dans une couple d'heures, à marée haute, les vagues auront fracassé mon corps sur les rochers. Et ce sera fini. Ma carcasse brisée échouera-t-elle entre les mains d'un médecin légiste, dépecée sur une table d'autopsie ? Ou sera-t-elle engloutie au grand large, perdue en haute mer ? Quelle importance ? La douleur n'est désormais qu'un mot vain, un silence auquel mes sens n'ont plus accès ; hormis ce battement sourd au niveau des tempes, si lointain, presque imperceptible, de plus en plus lent. Seuls mes yeux sont encore ouverts, mon regard immobile. La neige tombe et le ressac se disloque en embruns désordonnés. Je ne suis pas impatient, seulement curieux de voir comment tout cela va s'achever ; une position d'observateur attentif et détaché. Je n'ai pas eu le choix : le pistolet s'est enrayé, alors j'ai sauté.

Clémence et moi étions arrivés sur la côte au début de l'été. Je gardais peu de souvenirs d'un week-end où nous y avions séjourné des années auparavant, si ce n'était celui de ne pas avoir bougé de la maison. Il avait plu et venté sans arrêt tout au long de ce bref séjour, mais à l'époque, nous pouvions passer les jours et les nuits au lit sans nous préoccuper du reste du monde. Depuis, le temps nous avait rattrapés, même entre les draps : je me levais tôt le matin, prenant soin de ne pas réveiller Clémence, qui, le soir, se couchait tard, n'envisageant pas de troubler mon sommeil. Bien sûr, aucun de nous deux n'était dupe de ce jeu puéril et un peu triste, où chacun feignait de laisser croire à l'autre qu'il dormait. Mais nos nuits n'étaient pas les seules à être devenues vides et silencieuses.

— Je pourrais demander à papa de nous prêter Les Sauvagines, avait proposé Clémence.

— Pourquoi pas ? avais-je répondu sans conviction.

Aucun projet d'écriture ne m'accaparait, et Clémence n'avait besoin que d'un ordinateur pour ses travaux de traduction. Nous avions pris la décision de venir nous installer quelques mois dans la demeure familiale en bord de mer. L'été avait passé, sans que le miracle espéré ait eu lieu. Les valeurs curatives de l'iode, conjuguées aux vertus thérapeutiques de la brise marine, étaient restées sans effet sur notre amour en friche. J'étais seul responsable de ce qui nous arrivait. Je n'avais pas encore pris la pleine mesure du mal que j'avais fait à Clémence, et mon engagement à ressouder les morceaux épars de la passion que j'avais meurtrie se révélait

minimaliste ; je n'avais pu m'empêcher, dès les premiers jours, de m'installer dans la chambre d'enfant, sous les combles.

— Je crois que ce sera mieux, avais-je articulé sans pouvoir me justifier.

Entre les jouets brisés, les casse-tête dépareillés et les cartons remplis de livres poussiéreux, je dormais dans un lit simple. Clémence ne vint jamais m'y rejoindre et je ne lui demandai pas de le faire. J'étais triste pour nous, j'avais fini par me l'avouer, sans chercher pour autant à combattre cet abandon mélancolique.

Mon inactivité frôlait l'inanité. Je n'ouvrais mon ordinateur que pour regarder mes courriels, auxquels, pour la plupart, je ne répondais pas. C'était la première fois que je restais aussi longtemps sans rien faire. Même quand je n'écrivais pas – cela m'arrivait souvent et durant de longues périodes –, j'avais des idées, pas toujours très claires, bonnes ou mauvaises, et, dans un petit calepin, je prenais des notes, en dilettante, y couchant des phrases qui, la plupart du temps, restaient inachevées. Sans raison, j'encerclais certains passages d'un trait nerveux. Les pages se remplissaient d'une texture en suspens, au creux de laquelle un sens caché finissait par se révéler, avec assez d'acuité pour enfin m'asseoir devant mon clavier. Mon « travail » ne consistait plus alors qu'à me laisser porter par les mots. Mais depuis des mois, je n'avais rien écrit dans ce carnet. Je semblais même me complaire dans cette inertie créatrice qui se nourrissait de sa propre nonchalance. Je n'éprouvais rien à ne strictement rien faire et, dans une indifférence presque morbide, je regardais les jours passer ; et notre couple se déliter, sans entrevoir combien de temps encore Clémence ferait preuve à mon égard d'une sollicitude aussi patiente.

Un matin, vers la fin août, alors que je partais faire quelques courses, la Subaru ne démarra pas. La maison était en retrait du village, à cinq minutes en voiture. Pour la première fois, je dus m’y rendre à pied. J’empruntai le front de mer. La haute saison s’achevait, la plupart des touristes avaient déserté le bourg. Les rues retrouvaient leur calme et le marché était moins achalandé. Tout l’été, j’avais évité de me mêler à la foule des estivants avec lesquels je ne partageais pas le goût de l’agrégat social. Mais ce jour-là, je pris mon temps. Je déambulai entre les kiosques, échangeai quelques mots avec les commerçants, n’oubliai pas de passer à la boulangerie. Je contournai l’église, où, à l’ombre de vieux platanes, une petite place s’ouvrait devant la mer – depuis notre arrivée, je n’avais pas éprouvé le besoin d’aller au bord de l’eau et avais à peine mis les pieds sur la terrasse des Sauvagines. Dès les premières fois, j’avais refusé d’accompagner Clémence lorsque l’envie lui prenait d’aller se promener ; elle n’avait pas insisté. Mais ce matin-là, je m’approchai du parapet surplombant la grève déserte, et franchis l’escalier de pierre qui descendait vers la plage. La brise de mer était légère, les goélands, pas trop bruyants, et les vagues, discrètes. Je mis une vingtaine de minutes à rejoindre la maison, redécouvrant le plaisir simple de fouler le sable, entre les rochers et les églantiers en fleurs. Clémence travaillait dehors, sous un grand parasol. Elle ôta ses lunettes de soleil et eut un sourire alors que je franchissais les dernières marches menant à la terrasse.

— T’as pas pris la voiture ? s’étonna-t-elle.

— Je t’ai rapporté un éclair au chocolat, répondis-je en l’embrassant sur le front.

Clémence me rejoignit dans la cuisine. Elle sentait bon ; elle avait les yeux brillants. J’avais oublié la douceur de ses lèvres. Ce soir-là, nos cœurs suspendirent un instant leur dérive, et je ne songai pas à dormir sous les

toits. Pourquoi alors, dans les bras de Clémence, eus-je l'idée saugrenue d'aller ainsi me balader tous les jours ? « Pourquoi pas ? » décidai-je sans craindre néanmoins de me noyer dans son regard.

Dès le lendemain, tournant le dos au village, j'avais longé la côte et découvert un bord de mer sauvage, où les criques ombragées succédaient aux demi-lunes de sable. Il m'avait fallu une heure de marche tranquille pour atteindre ce cul-de-sac improbable, cette plage qui se brisait net contre une grande falaise. Haute d'une cinquantaine de mètres, la muraille s'avancait loin dans l'océan, infranchissable, même à marée basse. Un escalier périlleux, taillé dans la paroi rocheuse, gravissait l'à-pic pour rejoindre la lande. Mais pourquoi aller au-delà de ces récifs que, sans relâche, battait le ressac ? Je restai un long moment à enlacer la falaise, les deux mains posées sur le roc lissé par les vents et usé par les vagues. Chacun d'entre nous rencontre de temps à autre un de ces lieux dont seule notre âme devine le tumulte intérieur, et qui, pourtant, apaise les cœurs malmenés. Ce jour-là, sans savoir exactement ce que j'avais trouvé au bout de cette plage, j'eus la certitude d'être au bon endroit. Je me retournai, dos à la falaise. J'aperçus les traces de mes pas dans le sable et songeai combien cette ligne était éphémère. Dans quelques heures, la marée ferait tout disparaître, rien ne resterait de mon passage. Je n'ignorais pas la vulnérabilité de ces petits pointillés égarés sur la batture, mais, évoquant l'image de Clémence, je refusai d'en effacer les ombres délicates. Je fermai les yeux, et, Atlas aux pieds fragiles, les mains plaquées contre la paroi, c'est moi qui évitais que la falaise ne s'écroule.

Jusqu'alors, je n'avais guère prêté attention à la maison, qui, plus loin devant moi, était suspendue entre ciel et mer. Si sa présence en ce lieu était insolite – elle dominait la plage d'une quinzaine de mètres –, son

architecture ne l'était pas moins. Aucune courbe n'atténuait la dureté des lignes avant-gardistes et déjà démodées de l'ensemble, cerné d'une immense terrasse. La simplicité de la structure en béton soutenant la construction défiait l'entendement, et sa résistance semblait se jouer des lois de la pesanteur. Au-dessus des rochers, une échelle métallique se déployait et permettait d'accéder à une trappe découpée dans le plancher de la bâtisse. Le dernier tronçon avait été arraché. Je réfléchissais déjà au moyen de franchir ces quelques mètres de vide. De la plage, je n'apercevais que des murs aveugles, tous calfeutrés derrière de grands panneaux de bois. Les silhouettes d'un treuil et d'une plateforme à crémaillère se découpaient dans le ciel bleu ; un escalier regagnait la lande surplombant la mer.

La marée montait. Son murmure prenait de l'ampleur entre les brisants qui protégeaient la falaise. Je ne pouvais rester trop longtemps si je souhaitais rejoindre Les Sauvages à pied sec. Je savais déjà que je reviendrais.

L'automne approchait, avec ses longues journées de pluie et de lumière grise. Le vent du large nettoyait l'horizon de plus en plus bas. Clémence et moi passions beaucoup de temps ensemble, dans le salon du rez-de-chaussée, face au foyer dans lequel nous faisons désormais de belles flambées. Nous restions affalés des heures sur le grand canapé à ne rien faire ou presque. Je tisonnais les braises, remettais une bûche dans l'âtre. L'un comme l'autre semblions goûter ces moments paisibles et inutiles, mais aucun de nous deux n'arrivait à en dire la quiétude ; nous avions désappris à les nommer, ne les partageant que dans un silence mutuel. Nous vivions l'attente, cette solitude muette qui avait altéré nos pensées, puis détruit les mots. Trop loin de nos cœurs à la dérive, nous évitions le regard de l'autre dans lequel nous rêvions pourtant de nous perdre encore. Nous

avons renoncé à parler de cet amour enseveli sous les non-dits, laissé en dormance, cet amour que j'avais meurtri.

Souvent, nos mains se frôlaient, se touchaient, juste nos doigts qui se caressaient, s'emmêlaient et se serraient à en blanchir les phalanges ; si fort que nos yeux se brouillaient. Mais ni Clémence ni moi ne laissions entrevoir les larmes brûlantes qui s'y formaient. Nous ne savions plus si notre douleur logeait entre nos mains, nos regards ou plus loin au creux de notre âme ; encore moins où palpitait encore cet amour qui se dérobait et fuyait nos vies. Je me levais sans détourner la tête et allais entretenir le feu. Je restais le temps que les flammes assèchent mes larmes ; surtout ne rien montrer à Clémence, qui, de son côté, je le savais, se cachait derrière son écran pour sécher les siennes. Et si je me retournais avant qu'elle eût fini, elle mentait :

— Tu es sûr que la cheminée tire bien ? Ça pique les yeux.

Aucun de nous deux n'était dupe. Le jeu était cruel, désormais au-delà de cette terrible tendresse qui pourtant nous étreignait chacun le cœur.

— Félix ?

Je revenais m'asseoir près de Clémence.

— Non, rien.

Et nous évitions alors que nos mains se cherchent à nouveau.

Le soleil revint, mouillé et un peu triste. Un matin pâle mais sans nuages, je décidai de retourner à la grande falaise. La mer était haute, je dus me résigner à prendre la route d'asphalte, qui contournait la lande avant de s'enfoncer à l'intérieur du pays. Environ deux kilomètres après Les Sauvages, un chemin de terre bifurquait vers la côte à travers les genêts, la bruyère et les bosquets de roses sauvages ; une ligne électrique s'étirait, au-delà des reflets mauves et mordorés, jusqu'à l'horizon. Je remontai le

sentier boueux et, bientôt, je reconnus l'étrange structure verticale aperçue de la plage. L'océan, puis la grande falaise surgirent. J'atteignis un large stationnement de gravier que bordait, un peu en retrait du précipice, un garde-fou rouillé. Je surplombais un toit plat, en tôle rouge, percé dans le coin gauche d'une cheminée. Un couloir sombre longeait l'arrière de l'édifice. Je franchis l'escalier qui y descendait. Je passai à proximité de ce qui était bien un monte-charge – le grand plateau reposait à la base de la crémaillère – et devant trois portes donnant accès à la maison ; les panneaux métalliques, pleins et muets, paraissaient blindés. J'atteignis la façade, dont les dimensions étaient démesurées. Mes pas résonnaient sur la terrasse suspendue comme sur une grande scène déserte ; je marchais au-dessus de quinze mètres de vide. Toute la construction était en bois de cèdre que le temps, le vent et l'océan avaient grisailés d'une couleur si discrète qu'elle semblait éteinte, presque « silencieuse ». Je restai à regarder la maison, les coudes sur le garde-fou, ne réussissant pas à percevoir ce qui, de la légèreté ou de la tristesse, émanait le plus de cet ensemble sans fenêtres. Muette, aveugle, cette bâtisse en apesanteur au-dessus de l'océan existait-elle vraiment ?

De la plage, je n'avais aperçu qu'une balafre grise qui blessait la côte. Aujourd'hui, au-dessus des vagues, c'était différent. L'écho de mes pas sur cette immense terrasse, mes mains sur cette rambarde sans fin, j'entrevois ce qui, peut-être, avait animé l'architecte dans sa volonté d'intégrer cette structure à la paroi rocheuse, comme pour l'embrasser et mieux la caresser. Par un jeu simple mais subtil de lignes horizontales, provoquer le vide et le vertige, pour en dompter la verticalité, adoucir par le bois toute cette minéralité, penser un nouvel équilibre naturel, forger une autre dimension matérielle et s'approcher d'une harmonie neuve et sereine ; accéder à sa légèreté et pouvoir y déposer son âme. Tout cela, au premier regard, je ne

l'avais pas saisi. Sur cette terrasse suspendue, je ne ressentais plus d'ingérence disproportionnée, mais une présence dense et mesurée ; aucune intrusion, mais une tentative d'inclusion qu'à cet instant je touchais et appréciais. Elle vibrait en moi, physiquement. Sous moi, la marée baissait, les vagues se retiraient, et une brise de mer berçait les senteurs d'iode, douces et apaisantes. Au large, quelques goélands se blottissaient sur les récifs. Tout était tranquille, en ordre, excepté le remous au pied de la grande falaise. Je me laissai glisser le long du garde-fou, accroupi, mes bras enserrant mes genoux. La terrasse était vide. Sur le côté revenant au monte-charge, là encore, aucune ouverture n'était visible ; la maison se cachait derrière de grands panneaux de bois solidement vissés, des cernes de rouille s'élargissaient autour des vis. Je quittai la terrasse, remontai sur la lande et découvris un petit sentier dont on devinait à peine le tracé. Il longeait la crête des falaises et retrouvait la route, presque arrivé aux Sauvagines.

— T'as été long aujourd'hui, non ?

Sans un mot, je pris Clémence entre mes bras et la gardai longtemps contre moi. Elle ne fit rien pour se dégager ; elle aussi me serrait fort. Je ne parlai pas de la maison, mais plus tard dans la journée, je cherchai mon petit calepin tout neuf. J'ôtai l'élastique entourant la couverture de cuir noir, feuilletai le carnet et en cassai le dos. Même si c'en était chaque fois un nouveau, j'avais l'impression de retrouver le même vieux compagnon. Je savais que, dans le canapé, derrière son écran, Clémence souriait.

Il y eut quelques jours radieux, éclatants de soleil, presque chauds. Patient, l'automne attendait. Je faisais le plein de mes couleurs préférées : le bleu du ciel et le vert de l'océan, des réserves d'azur et d'émeraude. J'ignorais où je m'en allais, et vers quoi les mots me dirigeraient, mais

j'ouvrais souvent mon carnet. Je ne m'étais pas rendu à la grande falaise depuis un moment.

— Tu m'accompagnerais ? Marcher un peu ensemble.

Je crois que je faisais des progrès, mais Clémence eut la délicatesse de ne pas m'en faire la remarque. Nous descendîmes vers la grève. Clémence glissa son bras sous le mien et se laissa guider sans poser de questions. Nos pensées cheminaient côte à côte, au rythme de nos pas s'enfonçant dans le sable ; des pensées simples et anodines, aussi légères que des feuilles mortes ballottées au gré du vent. Nous parlions peu. Nos cœurs débordaient d'indulgence, nos regards, de bienveillance, mais nous nous méfiions encore des mots.

— Les Sauvagines, dit Clémence, ce ne sont que quelques semaines de vacances, des souvenirs d'enfance, lointains, un peu flous.

Sa voix était grave, un murmure chaud comme une caresse. Quand elle parlait, chacun tendait l'oreille, le silence se faisait, le vent se calmait. De temps à autre, je sentais son visage se poser sur mon épaule, son souffle contre mon cou, et la pression de son bras contre le mien se faisait plus forte. Nous marchions vers la grande falaise.

— J'allais seulement vers le village, à la plage municipale, avec maman.

Si j'avais déjà évoqué la maison suspendue, ce n'était pas en termes permettant à Clémence de soupçonner l'attrait qu'elle exerçait sur moi. La bâtisse était singulière, et sa présence en ces lieux, étonnante. Cependant, chaque fois que j'en apercevais la silhouette, je trouvais un peu ridicule ce trouble imprécis qui m'envahissait ; et je n'avais pas tenté de le partager avec Clémence.

— Je veux te montrer quelque chose.

J'avais prononcé cette phrase comme si j'avais espéré surprendre Clémence.

— Ta bicoque abandonnée ?

— Inoccupée, répondis-je sèchement, déçu que Clémence ait déjà deviné mes intentions.

J'étais incapable de justifier ce que je venais d'affirmer, j'en étais certain, c'était tout. Je craignis que mes pensées ne s'envolent trop loin quand je sentis la pression sur mon bras se relâcher. Clémence s'éloigna de quelques mètres, vers les vagues qui venaient mourir sur le rivage. J'évitai de me retourner, pour ne pas voir sur le sable l'endroit où nos pas s'étaient séparés, une nouvelle fois. Le jour baissait. Nous avions marché lentement. Nous arrivâmes peu avant le crépuscule. Je ne m'étais encore jamais rendu à la grande falaise en fin de journée. Une lumière rasante vibrait sur l'immense paroi qui s'avavançait dans les eaux. Les récifs avaient des reflets d'écume et de braise.

— C'est magnifique, dit Clémence en s'approchant de moi.

Nous arrivâmes au pied de l'escalier taillé dans le roc.

— Tu es déjà monté ?

— Non, jamais.

— Ça ne m'étonne pas ! rigola-t-elle.

Et Clémence fit très exactement ce que j'avais fait la première fois que j'avais découvert cet endroit : elle posa ses paumes sur les rochers et caressa la falaise un long moment. J'avais déjà enlacé Clémence et embrassai sa nuque, lui murmurant enfin ce qui nous était devenu si difficile à dire. Elle me répondit en me broyant les mains entre le rocher froid et son ventre chaud. Elle retourna son visage vers moi, et, au-delà des larmes qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, Clémence me sourit. Dans le crépuscule, la plage traçait encore une longue courbe claire dans

l'obscurité. L'air avait fraîchi d'un seul coup. J'avais oublié la maison quand Clémence remarqua, ne semblant guère impressionnée :

— Quelle idée d'aller se percher là-haut !

Quelques nuages blancs flottaient dans un ciel sans lune. Main dans la main, nous prîmes le chemin du retour. Et jusqu'aux Sauvagines, nous ne laissâmes sur le sable qu'une seule trace de pas emmêlés, unis et serrés, que la nuit avalait en silence.

Courant septembre, Clémence dut retourner en ville, où son travail exigeait quelque temps sa présence. Elle me proposa de l'accompagner, je préfèrai rester. J'avais tout prévu. Je descendis couettes et couvertures pour les jeter sur le canapé, débarrassai le vieux bureau relégué sous l'escalier et le glissai devant la baie vitrée du salon. J'avais la cheminée dans le dos et l'océan face à moi. J'allumai l'ordinateur, et, à droite du clavier, je posai mon petit calepin et un crayon. Durant quelques minutes, je feuilletai mes notes, et sans trop d'hésitation, commençai à écrire. Le soir même, Clémence me téléphona pour m'annoncer qu'elle était bien arrivée. Elle avait déjà deviné.

— Alors, combien de pages ? C'est quoi le titre ? se moqua-t-elle.

Depuis des années, je procédais ainsi : au fur et à mesure que j'alignais les phrases, je rayais des mots, quelques lignes, ou faisais disparaître des paragraphes entiers de mon carnet. Puis je posais mon crayon, refermais le calepin et laissais faire le temps. Après l'appel de Clémence, j'éteignis l'ordinateur, sans me relire ; j'attendais toujours le lendemain pour le faire, cela aussi faisait partie de ma routine. Je préférais affronter le matin mon travail de la veille, surtout quand j'imaginai, peut-être, devoir tout jeter à la poubelle.

J'avais écrit tout l'après-midi, sans prendre le temps d'aller me promener. Je m'habillai et sortis faire quelques pas sur la grève, en contrebas de la maison. La nuit était noire, sans lune, je distinguais à peine les flots agités ; les marées d'équinoxe approchaient. Dans mon dos, je devinais les lumières des Sauvages et, à bonne distance, les lueurs du village. Les eaux étaient basses, et je dus marcher loin pour retrouver l'océan. Je glissai sur des plaques de varech ou heurtai des morceaux de bois flotté rejetés sur la batture. Je longeai les vagues dont le murmure était ample et profond comme un chant lointain dont les paroles se seraient perdues, une résonance trouble mais apaisante auprès de laquelle j'aurais pu passer la nuit entière. Quelques rafales balayèrent la plage, du sable vola, et le temps que je revienne aux Sauvages, les bourrasques s'étaient déjà transformées en une longue plainte froide et humide. Je fis le tour de la maison pour vérifier que tous les volets étaient bien fermés. Le vent m'impressionnait, et la manière dont le baromètre baissait n'était pas pour me rassurer. Le père de Clémence m'avait un jour affirmé que les vieux murs de granit et le toit en ardoise tiendraient tête à un ouragan ; depuis deux siècles, ils avaient résisté sans dommage à de nombreuses tempêtes que j'imaginais autrement plus puissantes que le coup de vent de ce soir. Je remis du bois dans le foyer, et me glissai sous la couette que j'avais étendue sur le canapé. Les braises scintillaient au rythme des appels d'air s'engouffrant dans la cheminée. Le bruit des volets malmenés dans les cadres de fenêtre me tint longtemps éveillé.

C'est le froid qui me réveilla. Il faisait encore nuit. Je ne savais pas quand le vent avait cessé. Je tisonnai les cendres, remis des bûches et me préparai un thé. J'écrivis jusqu'à l'aube. La mer était haute, charriant des eaux noires. La houle avait des lueurs d'acier, mais les vagues, plus rondes,

s'étaient apaisées. Sans prendre garde à l'heure matinale, j'appelai Clémence. J'avais envie d'entendre sa voix.

— Il est encore tôt, non ? dit-elle, étonnée.

— Il y a eu beaucoup de vent, hier soir, et...

— Tu as bien fermé tous les volets ? m'interrompit-elle.

Je souris en lui répondant de ne pas s'inquiéter.

— Cette nuit, j'ai eu un peu froid, alors je me suis levé.

— Eh bien, désormais, c'est la meilleure chose qu'il me reste à faire, dit-elle en riant.

Clémence avait le réveil joyeux. C'était une boule de bonne humeur dès qu'elle ouvrait les yeux. Il suffisait qu'elle soit absente pour que je réalise combien les matins en compagnie de Clémence étaient simples ; bonjour, un baiser, un sourire, et la journée commençait. Et aujourd'hui, même un peu tôt, un rire.

— Je suis tellement contente que tu te sois remis à écrire, dit-elle encore.

J'étais devant la baie vitrée du salon. Je glissai la porte coulissante et avançai sur la terrasse. Je tendis le téléphone vers les flots qui, recouvrant toute la plage, s'étiraient presque au pied de la maison.

— C'est la première grande marée. Tu entends ?

J'eus rapidement froid. Je rentrai et m'approchai de la cheminée.

— Et j'ai fait un feu.

Il y eut un long moment de silence. Puis Clémence raccrocha, sans un mot. Je repris place devant l'ordinateur. J'avais un nouveau message, très court : *Merci*, venait à l'instant de m'écrire Clémence. Je n'attendis pas pour lui répondre, un peu plus longuement.

Vers midi, le vent se leva de nouveau. Il avait tourné et employait toutes ses forces à repousser l'océan loin au large. À cette période de l'année, les saisons s'affrontaient ; la terre et la mer revendiquaient un territoire dont les frontières existaient seulement parmi les légendes qui hantaient la lande et les falaises. Mais je savais aussi combien cette mêlée opposant les éléments pouvait me troubler et fragiliser ma propre chimie. Les rafales balayèrent la côte durant tout le reste de la journée, épuisant mon âme, usant ma patience et mes capacités à oublier tous les bruits qui, sans relâche, secouaient la maison. J'avais perdu mon entrain et ma bonne humeur, je n'arrivais plus à me concentrer. Les phrases s'envolaient au large avant même d'avoir pu être imaginées. Je ne rayai plus rien dans mon calepin ; je rongei le bout de mon crayon ; mes doigts, agités et nerveux, frôlaient les touches de mon clavier sans s'y poser ; mon écran restait vierge. J'étais incapable d'écrire. J'avais les nerfs à vif, et mon esprit n'était plus qu'une bourrasque dont l'énergie délétère me brisait tout le corps. J'étais courbatu comme au sortir d'une nuit blanche. Une immense lassitude me tomba sur les épaules. Dans la cheminée, le feu mourait ; j'avais oublié de m'en occuper. J'éteignis mon ordinateur et repoussai mon siège.

Sans raison, j'ouvris les tiroirs du bureau. La veille, lors de mon installation rapide, je n'avais pas songé à les vider. Je n'avais rien à y ranger, tout ce dont j'avais besoin tenait sur le plateau. Caché, presque abandonné dans un recoin sous l'escalier, ce meuble sans style ne devait guère être l'objet d'une attention particulière. Sa fonction première avait été dénaturée ; de bureau, il avait été rétrogradé au rôle de fourre-tout. Je n'y trouvai rien de bien passionnant. Dans les tiroirs s'entassaient, pêle-mêle, sans la moindre velléité apparente de classement ou d'organisation, tout un bric-à-brac inutile qui aurait dû finir depuis longtemps à la poubelle : quelques outils, des vis et des clous tordus, des crayons, des clés rouillées,

une lampe de poche, de vieilles cartes routières, une boussole, des coupures de journaux, un briquet tempête, des factures jaunies ; des articles, pour la plupart d'entre eux brisés ou endommagés. Dans le dernier tiroir, en bas à droite, je trouvais un sac en toile, fermé par un lacet coulissant dont un nœud bloquait l'ouverture. En m'en saisissant, je fus surpris du poids, étonnant pour sa petite taille. Je dénouai le cordon et posai sur la table une boîte en carton et deux objets enveloppés, l'un, dans une feutrine, l'autre, dans une peau de chamois naturelle. Je regardai, alignés devant l'ordinateur que j'avais poussé, les balles, le chargeur et le pistolet semi-automatique.

L'odeur de graisse rance me leva le cœur. Je remballai le tout, nouai solidement le sac et le replaçai là où je l'avais trouvé. Je rejoignis la grève, à l'abri du vent ; les bourrasques, venues de l'intérieur des terres, couraient plus haut sur la lande. Parfois, le sable se soulevait et des nuées fantasmatiques virevoltaient dans les lueurs du couchant. Je marchai vite, franchissant les criques, les dunes, les rochers, et la grande falaise apparut. Je me laissai tomber sur la plage. Je ne connaissais rien aux armes, mais elles me répugnaient. Elles me faisaient peur, et je ne voulais pas comprendre l'attrait morbide qu'elles exerçaient sur certains. Si la mort pouvait fasciner, sa fatalité, qui n'épargnera personne, devrait nous éloigner de tout ce qui risquait de la provoquer prématurément. Une arme était un non-sens abject. Mon dégoût était viscéral, mon rejet, épidermique, et ce, depuis ma petite enfance, où on m'avait offert un revolver à amorces. Le bruit m'avait effrayé et je détestais l'odeur de la poudre brûlée. Je l'avais jeté dans le puits au fond du jardin. Mais l'arme que je venais de trouver dans le tiroir n'était pas un jouet. Les munitions étaient réelles. Qui avait pu dissimuler – oublier ? – un pistolet dans une maison que plus personne ne fréquentait depuis longtemps ? Je m'en voulais d'avoir mis le nez dans ce

qui ne me regardait pas, même si cela s'était produit par hasard. À moi, désormais, de me débrouiller pour ignorer l'existence de cet engin de mort. Savoir une arme si proche de moi était impensable, sa présence à portée de main, inconcevable. Je devais trouver un endroit où l'éloigner du bureau.

Vers la falaise, je ne savais par quel phénomène naturel provoqué par le vent, s'élevaient de fines colonnes de sable. De petites tornades éphémères qui dansaient dans le jour tombant, tourbillonnaient un court instant sur la grève, s'avançaient en titubant et venaient se disloquer dans l'ombre de la maison. Au bout de cette plage, la nature ne semblait connaître ni calme ni repos ; et sous la terrasse, entre l'escalier métallique et la paroi rocheuse, le vantail de la trappe se balançait, malmené par les bourrasques, heurtant le bois, le métal ou le roc. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne soit arraché. Au large, le jour s'essoufflait.

Dans la chambre d'enfant, il y avait une grande armoire rustique. Je glissai le sac de toile derrière la corniche ; loin des regards et de ma mémoire, loin de moi, loin de tout. Je rallumai le feu, m'assis au bureau et ouvris mon calepin. Je n'entendis plus le vent et j'oubliai un peu Clémence.

Le lendemain, je me levai tard. Je relus ce que j'avais écrit durant la nuit, m'estimai satisfait de ce premier jet, et décidai de filer au village. Je remontai la route sous un ciel limpide. Au-dessus de la grève, les goélands jouaient au cerf-volant. Des corneilles silencieuses s'agrippaient aux fils électriques. Quand j'atteignis les premières maisons, une nuée de pigeons s'envola dans un bruissement d'ailes froissées et fit un tour complet dans les airs pour revenir se poser au même endroit ; les roucoulements reprurent derrière mon dos. Je traversai la place du village ; des moineaux piaillaient en se disputant des miettes de pain sur la margelle de la fontaine publique. Je poussai la porte du Café de la Place et saluai Pierrot. La salle était

déserte. Je m'assis au comptoir et feuilletai le journal qui traînait sur le zinc. Le patron s'affairait déjà devant le percolateur.

— Y a un bout qu'on t'avait vu. Ça va ?

— Très bien. Je me lève.

Pierrot émit un sifflement d'approbation.

— Il te reste des croissants ?

Pierrot approcha le panier de viennoiseries. Avec ma cuillère, je jouai un moment dans la mousse qui débordait de la tasse.

— Je viens de réaliser que je ne connaissais que quatre noms d'oiseaux.

— Pour moi, dit Pierrot, les blancs, c'est des mouettes, et les noirs, des corbeaux.

— Y a pas de corbeaux ici, c'est des corneilles. Et tes mouettes, ça s'appelle des goélands.

— Tiens donc ! s'étonna-t-il. C'est bien, ça.

Je ne savais si cela devait me rassurer, mais je connaissais deux espèces d'oiseaux de plus que Pierrot. Je ramassai les miettes de mon croissant.

— Une maison, vers la falaise, ça te dit quelque chose ?

Pierrot secoua la tête sans pouvoir me répondre. Il n'était là que depuis quelques années, il venait des terres.

— Je me renseignerai. Elle est comment, ta baraque ?

Je quittai le village en revenant par la plage. Le ciel était plein d'oiseaux dont je ne connaîtrais jamais les noms.

Dans le courant de l'après-midi, je reçus un court message dans lequel Clémence me disait être en réunion jusqu'à tard dans la journée ; elle irait souper avec les gens de la maison d'édition ; ne pensait pas pouvoir m'appeler aujourd'hui ; m'embrassait. Quand elle m'écrivait ainsi, dans ce style télégraphique auquel je n'arrivais pas à m'habituer, me revenaient sans

cesse en mémoire les mots qu'elle m'avait envoyés plusieurs mois auparavant ; un texto si bref que je ne parviendrais jamais à oublier.

« Je sais où tu es. Et avec qui. Pourquoi fais-tu cela ? »

J'avais quitté la chambre d'hôtel, les larmes aux yeux, le cœur naufragé, mais il était trop tard. Je n'ai pas répondu à ce message, je n'ai jamais trouvé les bons termes. C'est dans le taxi – ou peut-être avant, déjà dans cet hôtel – que j'ai perdu plein de mots ; je les ai oubliés, les vrais, les justes, je n'ai plus su les prononcer. Pourrons-nous, un jour, dire à quoi avait ressemblé cette nuit que nous passâmes, malgré tout, dans le même lit ? Nos deux corps si proches, allongés si loin, nos deux âmes brisées ; l'une noyée dans la douleur et l'incompréhension, et l'autre, déjà perdue dans un grand silence. Nos paroles se firent rares, la plupart s'envolèrent et quittèrent le nid. Les mots abandonnèrent notre amour ; les plus simples, les plus ordinaires perdirent leur lumière et leur évidence. Si Clémence parvenait encore à les utiliser avec parcimonie, je préférais les éviter. Ils me répugnaient, et souvent, me faisaient peur. Je n'avais plus tenté de les affronter. Jusqu'à ces derniers jours, où, entre les vagues, une falaise s'était dressée devant moi. Au bout d'une plage dormait une maison, et son silence avait rejoint le mien au creux de mon calepin noir pour y dessiner de petits fantômes inoffensifs ; quelques mots qui s'éveillaient entre des murs muets et une grande terrasse vide. Des mots maladroits et fragiles comme les premiers pas d'un enfant, des mots écrits que je trouvais encore un peu tristes pour déjà les dire à Clémence. Mais ce soir, je pris le temps de lui répondre que j'avais eu un long entretien ornithologique avec Pierrot ; j'avais mangé tard, froid et seul ; ne comptais pas m'attarder davantage à lui écrire ; l'embrassais aussi et même plus.

Le matin suivant, j'étais debout au lever du jour. Dans le fatras qui encombra la cave, je mis rapidement la main sur un bout de cordage et une lampe de poche. La mer s'était suffisamment retirée pour que je remonte la grève au sec. Je me dirigeai vers la grande maison. Les dernières bourrasques avaient eu raison de la trappe, désormais coincée entre la paroi rocheuse et la structure métallique. Je réussis à faire passer la corde dans le dernier élément de l'escalier mobile, fis un nœud et tirai. La structure se déploya et se stabilisa environ deux mètres au-dessus de moi, alors que le panneau arraché s'écrasait sur les rochers. En me hissant sur la corde, je franchis rapidement les entrelacs de béton. Je me glissai par l'ouverture de la trappe et allumai ma lampe. Le long des murs s'entassaient des pots de fleurs, du matériel de jardinage et du mobilier d'extérieur ; sur une étagère rouillée, quelques conserves, des pots de peinture, des sacs de semences ; dans un coin, une génératrice et une grosse fournaise ; dans un autre, du bois de chauffage. Je dirigeai la lumière vers le mur du fond où courait tout un réseau de câbles électriques, de tubes et de tuyaux. Un escalier menait à une porte, mais je ne pris pas le temps de vérifier si elle était barrée ou pas. J'étais déçu. Une cave, une pièce de rangement, sombre et poussiéreuse, comme dans toutes les maisons. Qu'avais-je bien pu espérer y découvrir ? J'eus soudain besoin de retrouver l'air libre et la lumière du jour. Je récupérai la trappe et rentrai aux Sauvagines.

Je passai l'après-midi à remettre en état le panneau de bois. J'avais déniché outils, colle, clous, vis et planches dans la cave. Ce fut laborieux – je ne suis guère habile de mes mains –, mais je refixai les morceaux brisés, consolidai le tout et modifiai le système de charnières et de fermeture de la trappe. De temps à autre, j'allai noter quelques phrases dans mon calepin, et des semaines plus tard, je retrouvai encore de la sciure de bois entre les pages.

Le jour baissait, je décidai d'aller prendre l'apéritif au village.

— Tu es de moins en moins matinal ! À cette heure, je n'ai plus de croissant.

Je souris en indiquant à Pierrot les bouteilles alignées derrière lui. Des joueurs de cartes occupaient une table en salle, quelques habitués étaient au comptoir, assis, debout, buvant, fumant, discutant. Je ne connaissais personne.

— Dis donc, Félix, ta villa, c'est pas un grand truc moderne un peu bizarre ?

J'acquiesçai. Quelques têtes se tournèrent vers Pierrot.

— Collé à la falaise, c'est bien ça ?

Je confirmai d'un battement de paupières.

— C'est inoccupé depuis un bail.

— Ça m'était difficile d'imaginer le contraire, prononçai-je enfin.

J'évitai de préciser que j'y faisais quelques menus travaux de remise en état.

— Mais savais-tu, reprit Pierrot en ménageant ses effets, que ça s'appelait La Tourmente ? Paraît que c'est le pire endroit sur la côte quand y a des tempêtes ou du vent. Avec la falaise, les courants y sont...

— Ça, c'est vrai, coupa le client le plus proche de moi en se mêlant à la discussion. Faut vraiment être cinglé pour être allé construire une baraque là-bas.

— Et qui, malgré tout, a eu l'idée de le faire ?

— Un étranger. Un illuminé plein aux as, intervint un deuxième consommateur.

Je fis un signe à Pierrot, qui servit une tournée.

— C'est monsieur Félix qui offre, dit-il alors que je levais mon verre.

— La construction a duré des mois, commença l'un. Ça a dû coûter une fortune, ce machin-là. Pis y a eu une crémaillère avec plein de monde pas d'ici et ça a été tout.

— Comment ça, tout ? fit un autre.

— Ben, personne n'est jamais revenu.

— Mort ?

— J'en sais rien, mais la maison a été mise en vente des années après.

Je buvais beaucoup moins rapidement que mes voisins. Je ne cherchais plus à intervenir.

— Elle a été rachetée, ajouta un plus vieux, il y a bien quinze ans de ça. Pierrot haussa les épaules.

— J'étais pas encore là, dit-il en remplissant les verres déjà vides.

— C'est comme le nouveau, on l'a pas beaucoup vu. Au début, il venait de temps en temps, je crois. Mais il mettait pas souvent les pieds au village.

— Et qui est ce deuxième propriétaire ? demandai-je.

— Son nom, je m'en souviens pas.

Je me tournai vers la table des joueurs, d'où était venue la voix.

— Mais je sais que ce proprio, depuis une bonne dizaine d'années, il est en taule.

Il faisait nuit quand je rentrai. Une lune presque pleine sculptait des reflets d'argent sur le dos des vagues. Une autre grande marée agitait l'océan. La houle était forte et le ressac, bruyant. Les embruns volaient au-dessus de la jetée protégeant la route en bord de mer. La température avait chuté. J'avais bu plus que d'habitude. À l'image de mes pieds se traînant sur le bas-côté, mes pensées étaient lourdes et hésitantes. Un premier propriétaire qui ne serait venu qu'une fois, un second en prison depuis des années, La Tourmente n'avait guère été fréquentée. « Il y a trop de vent sur

la lande, et la plage est bien loin. » Personne, du moins parmi ceux présents au Café de la Place, ne s'en était approché depuis longtemps ; alors que moi, pas plus tard que ce matin, j'avais pénétré le silence de ses murs. Quelques rafales froides et acérées effacèrent la lune. Le nom évocateur de la maison, les lubies d'un riche étranger sitôt arrivé sitôt disparu ou le destin d'un « proprio en taule », rien de ce qui venait de m'être révélé n'expliquait pourquoi je rêvais d'être à nouveau seul, là-bas, mon âme en suspens, à la recherche de celle de La Tourmente, errant quelque part entre la lande, l'océan et la grande falaise.

Et ce soir, Clémence me manquait. Depuis plus de trois jours, je m'efforçais de fuir cette illusion créée par l'éloignement ; je ne croyais plus le temps et la distance capables d'engendrer à eux seuls le vide. Encore le vide. Alors que c'était moi qui avais failli à notre amour. Il se mit à pleuvoir, quelques gouttes froides qui me piquèrent le visage. J'étais resté si longtemps sous la douche, une fois revenu de cet hôtel. Avais-je été assez naïf pour espérer que le jet brûlant me laverait de ces quelques caresses ? La pluie devint soudain une averse, balayée par les bourrasques venues du large. Je remontai le col de mon manteau. Je devais vivre avec l'idée d'avoir meurtri celle que j'aimais au-delà de tout ; mais surtout, sachant que j'allais faire mal, je n'avais rien envisagé pour y renoncer. Je glissai un peu dans l'herbe mouillée, je songai que d'habitude, je ne mettais pas si longtemps à rentrer. Regarde-toi, Félix ! Ne me dis pas que tu n'y avais pas pensé *avant* ? Tu croyais pouvoir oublier *après* ce que tu allais commettre en connaissance de cause ? La pluie cessa aussi vite qu'elle avait commencé. La lune réapparut entre les nuages. Pourquoi, alors, l'image de ma sœur gisant au fond d'une garde-robe me revint-elle à l'esprit ? Nous étions encore très jeunes. Je ne savais ni comment ni pourquoi nous nous étions retrouvés chacun d'un côté de ce placard, à jouer. Elle, à l'intérieur,

mettait toute son énergie à ouvrir la porte ; de mon côté, arc-bouté contre le panneau, je pesais de tout mon poids pour le refermer. J’y étais presque parvenu, mais je sentais encore une résistance. Aux rires avait succédé un grand silence. J’avais entrebâillé la porte. Ma sœur, tétanisée de douleur, le souffle coupé, ne pouvait plus émettre le moindre son. Je levai les yeux vers la nuit où j’aperçus quelques étoiles ; j’essuyai les dernières gouttes de pluie que le vent n’avait pas encore séchées sur mes joues. Le regard plein de larmes, le visage livide, ma sœur avait tendu sa main gauche dans l’ombre du placard ; je lui avais coincé puis écrasé la main droite dans l’encadrement. Je ne me souvenais plus de la suite immédiate, mais j’avais été incapable, plusieurs jours durant, de garder le moindre repas. Le soir, en revenant de l’hôpital, mon père était resté calme. « Ta sœur a plusieurs doigts cassés. » Aujourd’hui encore, ma gorge se nouait quand j’apercevais la main droite de ma sœur, et ses phalanges tordues. « Je veux bien croire que tu ne l’as pas fait exprès, mais tu lui as fait très mal. » Je n’avais pas agi dans l’intention délibérée de blesser Clémence, mais je *savais* que je risquais de la faire souffrir. Je ne m’étais quand même pas imaginé tromper celle que j’aimais en espérant qu’elle viendrait me chercher à la sortie de l’hôtel avec un grand sourire. Malgré tout, je n’avais absolument rien fait pour éviter que cela se produise. La silhouette des Sauvagnes se dressait devant moi. Mes pas firent un drôle de bruit dans le gravier de l’entrée.

Dès mon réveil, j’écrivis à Clémence, lui avouant m’être un peu attardé, hier soir, chez Pierrot. De façon plutôt malhabile, je tentai ainsi de justifier mon silence de la veille, sans mentionner mon étonnement de n’avoir aucune nouvelle de sa part depuis plus d’un jour. Je me rendis au village en fin de matinée. Un vent glacial soufflait du large et bousculait les flots gris. La marée se retirait en désordre, en vagues brouillonnes et tourmentées.

D'immenses nuages barraient l'horizon sombre et menaçant. Une bruine invisible se mêlait désormais aux embruns pour balayer le front de mer. Les pigeons, silencieux, gonflaient leurs plumes sans couleur. À la mairie, je demandai à consulter les registres officiels du cadastre. Une secrétaire m'apporta les documents municipaux qu'elle déposa sur une table. Il faisait froid dans la grande salle. Je feuilletai le gros volume relié en toile noire et trouvai rapidement ce que je cherchais. Le nom de l'actuel propriétaire de La Tourmente m'était inconnu. De retour aux Sauvagnes, je tapai « Gabriel Escoubet » dans mon moteur de recherche. Parmi de rares homonymes, je dénichai un architecte, dont le curriculum vitæ et le profil annoncé sur les réseaux sociaux évoquaient un professionnel apprécié de ses pairs et ayant à son actif plusieurs réalisations auxquelles je ne prêtais guère attention. Je tombai aussi sur un avis de radiation de l'Ordre des architectes, et sur quelques articles relatant un procès en cour d'assises tenu dans la région, une dizaine d'années auparavant. Je ne m'attardai pas aux détails de la procédure de mise en accusation. Je survolai les comptes rendus d'audience et les résumés de plaidoirie pour ne retenir que deux faits : Escoubet avait été reconnu coupable de l'assassinat de sa compagne et condamné à quinze ans d'emprisonnement, sans possibilité de libération conditionnelle avant dix ans. Dehors, de grosses gouttes cinglaient désormais la baie vitrée. Le vent, l'océan et le ciel s'emballaient. Je m'éloignai du baromètre et oubliai l'architecte. J'évitai de penser à Clémence, mais je commençais à m'inquiéter de son silence.

La pluie tombait de plus en plus fort et le jour n'était plus qu'une nébulosité blafarde. J'avais allumé la lampe sur le bureau. Clémence m'appela en fin d'après-midi. Elle était fatiguée, sa voix lasse et sans entrain ; beaucoup de réunions qui n'en finissaient pas et qui ne servaient

pas à grand-chose, l'impression de perdre son temps, la ville la déprimait, elle avait hâte de rentrer, envie de me revoir. « Moi aussi », pensai-je, sans tenter de l'interrompre. Clémence s'en voulait de ne pas m'avoir fait signe plus tôt, mais...

— Félix, j'ai vu Anna.

Comment Clémence arriva-t-elle, avec autant de calme, à murmurer ce nom qui, sans jamais jusque-là en avoir prononcé les deux syllabes, remplissait depuis des mois tous nos silences ? *Je sais où tu es. Et avec qui.* J'aurais voulu crier « Comment ? Où ? Dans quelles circonstances ? » Mais aucun son ne sortait de ma bouche. J'étais incapable de dire un mot.

— Félix, tu m'écoutes ?

J'étais anéanti. Alors Clémence fondit en larmes. À nouveau, je mesurai tout le mal que j'avais fait. Pourtant, à cet instant, face au désarroi de cet amour auquel moi seul avais failli, j'en caressais la douceur sans limites ; Clémence, le cœur dévasté, mais patiente et désespérément aimante, m'en révélait l'essence et la fragilité. J'avais connu Anna chez Frédéric, l'éditeur qui me publiait depuis des années. Elle y était alors attachée de presse. Clémence venait de la croiser dans une autre maison d'édition pour laquelle elle travaillait souvent, et dont Anna allait bientôt diriger le service des traductions. Entre les deux femmes, ce qui, plusieurs mois auparavant, n'aurait été qu'une simple rencontre professionnelle, avait pris, aujourd'hui, une résonance différente. Chacune d'entre elles savait qui était l'autre ; *avant* comme *après*. J'avais oublié l'architecte, sa maison et son crime, je me moquais de savoir ce qu'Anna avait pu ressentir, ou même dire. Je ne demandai rien à Clémence, mais je ne supportais plus de la voir continuer à souffrir ainsi. Dans le vestibule plongé dans l'obscurité, je saisis mon ciré, enfilai une paire de bottes et sortis.

Je n'allai pas loin. La nuit était noire, sans étoiles, peuplée d'un seul et immense vacarme qui se mêlait au grondement de l'océan invisible. Les embruns claquaient comme la foudre, la pluie avait un goût salé. Je restai longtemps devant Les Sauvages, accroupi, maintenant ma capuche à deux mains, l'esprit vide, le corps immobile au creux de toutes ces forces que les marées d'équinoxe convoquaient. J'eus bientôt les mains gelées. Je n'étais plus qu'un grand frisson triste, alors je quittai l'automne en détresse. Quand je refermai la porte d'entrée, une fois à la lumière, je m'aperçus que je m'étais trompé : sur le dos, dégoulinant de pluie, j'avais le ciré de Clémence.

Le jour n'en était pas un. Je me levai, courbatu comme après une nuit d'insomnie. L'océan se retirait, les débris jonchaient la plage. Tout le bord de mer était harassé, la côte usée par cette nuit de tourmente. Au large, le vent s'épuisait entre les vagues bercées par une houle encore forte. Des goélands silencieux erraient dans un ciel de lavis, terne et sans lumière. Mon corps et mon âme étaient à l'image de cet abandon sans éclat. Dès l'aube, j'avais écrit à Clémence. De petits mots, simples et discrets, qui ne parlaient que de nous deux, des phrases qui oubliaient Anna. Je lui racontais le vent et les embruns et son ciré jaune dans la nuit noire, lui disais que c'était un peu comme si, hier soir, nous avions écouté la grande marée ensemble, serrés l'un contre l'autre, parce qu'il ne faisait pas très chaud quand même. J'espérais qu'à son réveil cela pourrait la faire sourire ; ce matin-là, peut-être plus qu'un autre. Clémence serait de retour demain, et je ne lui avais rien révélé de ce que j'avais découvert concernant La Tourmente ; elle n'en connaissait pas même le nom. Je ne lui avais pas parlé de l'architecte, ne discernant pas ce que je désirais lui confier. Dès l'instant où Clémence n'avait guère paru manifester d'intérêt pour la maison

inoccupée, je n'avais effleuré le sujet qu'en de rares occasions. Et si, depuis son départ, je ne lui en avais pas touché un seul mot, avoir découvert, la veille, Clémence si fragile et si meurtrie ne pouvait que me dissuader de partager avec elle une sordide histoire de meurtre vieille de dix ans. Dans un sens, j'avais aussi tué quelque chose en celle que j'aimais. De son âme, j'avais froissé, peut-être fracassé, les ailes délicates. À moi, désormais, d'aider Clémence à les déployer de nouveau, au-delà de ces silences et de ces vertiges, où, jusqu'alors, nous nous débattions en vain ; même dans l'incertitude de savoir si, à deux, nous pouvions voler plus loin et plus longtemps. Clémence avait déjà saisi l'importance que revêtait ce petit calepin dont j'avais enfin recommencé à noircir les pages. « Je suis tellement contente que tu te sois remis à écrire. » Mais elle ne pouvait soupçonner – ayant moi-même du mal à en saisir toute la mesure – la dimension que prenait, au fil des jours et presque à mon insu, cette maison, là-bas vers la grande falaise. Clémence ne savait pas que j'avais une porte à y pousser. Entre le bois des marées et les vagues chiffonnées, je me dirigeai vers le Café de la Place. Je marchai le plus doucement possible pour ne pas réveiller Clémence.

— T'es tombé du lit ou tu t'es pas couché ? Les croissants sont tout chauds !

Pierrot était la personne idéale pour les matins sans couleurs. Assis au comptoir, j'avais déjà oublié La Tourmente. Les arômes de café avaient effacé la forte odeur de mer que j'avais rapportée de la plage, les viennoiseries étaient délicieuses, croustillantes et onctueuses à la fois. De la cuisine parvenait le babil indistinct d'une radio en sourdine.

— Tu m'avais pas dit que t'étais écrivain.

Je me contentai de hocher la tête. Pierrot ne s’offusquait pas quand on ne lui répondait pas. Il passait à autre chose, sans en tenir rigueur à son interlocuteur. Il n’avait aucune difficulté à trouver d’autres sujets de conversation. Il savait aussi se taire.

— En fait, on se connaît depuis peu.

Je lui expliquai que Les Sauvagines appartenait au père de Clémence. Ça l’arrangeait que la maison soit chauffée pendant la saison froide. Et nous aussi ; pas de chauffer Les Sauvagines, mais nous ne supportons plus la ville. Au début, nous n’avions prévu d’y passer que quelques semaines en été, mais maintenant, nous comptons rester tout l’hiver, et peut-être plus tard encore. Enfin, Clémence, qui était traductrice, rentrait demain.

— C’est bien, ça, traductrice, dit Pierrot en opinant du chef.

Il disparut dans la cuisine sans me laisser le temps de lui répondre. Je l’entendis farfouiller dans ses fourneaux. Quand il revint, il souriait.

— Et qu’on se voie cet hiver, oui, ça, c’est bien.

Parfois, la pudeur et le silence suffisaient à rendre la vie simple ; c’était bien, ça aussi.

La corde avait tenu bon. Elle pendait, toujours accrochée à la structure métallique qui s’était un peu repliée sur elle-même, mais elle était encore assez longue pour que je puisse à nouveau tirer l’escalier. Je saisis le cordage trempé et le gardai longtemps entre mes mains, intrigué par la consistance étrange qui râpait mes paumes. C’était un vieux bout d’amarre dont le chanvre tressé s’était gorgé de pluie et d’eau de mer durant cette nuit agitée. Son contact était moins rêche que lorsqu’il était sec. Il s’était dilaté au point qu’une seule de mes mains ne pouvait en circonscrire tout le diamètre. Des milliers de petits poils se dressaient mollement sur sa surface, me rappelant une immense tige de bégonia, duveteuse et velue. Mes doigts

glissaient sur la corde ; l'ascension fut difficile. Une odeur âcre de varech avait envahi la cave, et le plancher était trempé. Poussées par les forts courants de la nuit, les vagues s'étaient brisées haut contre la falaise, et les embruns avaient volé jusqu'à l'ouverture béante. Je passai la matinée à installer la nouvelle trappe, dont le panneau, désormais, se déployait vers l'intérieur. La marée remontait déjà, je ne pouvais trop tarder si je désirais rejoindre Les Sauvagines par le bord de mer. Je dirigeai le faisceau de ma lampe frontale vers l'escalier menant à l'étage. Je gravis les quelques marches et tournai la poignée.

L'eau montait vite. Plusieurs fois, dans les criques les moins profondes, je dus traverser la plage en courant et passer sur les rochers pour rester au sec. J'arrivai aux Sauvagines le souffle court et le cœur battant. L'esprit vide. Pourquoi me serais-je menti à moi-même en essayant de me convaincre que je n'avais pas eu le temps parce que je devais me dépêcher de rentrer avant que l'eau ne soit trop haute ? J'avais évité de diriger ma lampe frontale vers l'obscurité qui s'ouvrait devant moi ; détourné la tête et le regard. Je n'avais pas fait un pas de plus. J'avais refermé la porte, sans la franchir. Clémence m'avait envoyé une seule phrase : « Je serai là demain. » J'écrivis toute la journée. Il était tard quand je lui répondis, aussi simplement : « Je t'attends. »

Aux Sauvagines, la vie était simple. J'écrivais peu, mais avec plaisir. Clémence travaillait beaucoup, pas toujours avec entrain. Elle avait refusé le contrat avec Anna. Dès son retour, nous en avions parlé ensemble et réussi à prononcer ces deux syllabes sans baisser les yeux. Cela fut plus facile que ce que nous avions imaginé. Mais cela n'avait été qu'un nom à apprivoiser, il nous restait de nombreux autres mots à dompter, bien plus sauvages qu'un simple prénom, et encore enfouis dans nos renoncements.

Je ne me promenais qu'en compagnie de Clémence, et nous prîmes l'habitude d'aller manger le midi chez Pierrot. Nous remontions la grève vers le village quand la marée basse nous le permettait. S'il pleuvait trop fort, nous y allions en voiture ; nous avions l'impression de sortir au restaurant. Pierrot nous accueillait d'un discret « Salut les amoureux » et nous annonçait le plat du jour. Nous avions notre table réservée, loin de la porte d'entrée ; les courants d'air s'essoufflaient avant de se glisser sous nos chaises. Nous avons fini par connaître tous les habitués qui venaient le midi ; ils nous saluaient et nous souhaitaient bon appétit. Clémence se levait plus tard que moi. De temps à autre, seul, j'allais prendre un cappuccino au Café de la Place.

— T'es chanceux, me dit Pierrot.

— À tel point que je ne suis pas certain de mériter cette chance.

— Tu sais de quoi je parle ? insista-t-il.

— Je sais très bien de *qui* tu veux parler.

— Alors, c'est bien, conclut-il. Ça, c'est bien.

Je passais plus rarement en fin de journée. Je connaissais peu les joueurs de cartes, qui n'étaient pas les habitués du midi. Par contre, les piliers de bar étaient les mêmes du matin au soir, de l'ouverture à la fermeture. Mais lorsque la nuit était déjà tombée, Clémence et moi préférions souvent rester aux Sauvagines et prendre l'apéritif devant la cheminée. À son retour, au début de l'automne, Clémence avait tenu à ce que je ne change rien à mes habitudes prises durant son absence.

— Laisse le bureau comme ça, devant la mer, ça me plaît.

Je ne songeai plus à dormir dans la chambre d'enfant. Et c'est Clémence qui, parfois, insistait pour que nous passions la nuit sur le canapé, devant le feu. Nos vies égratignées s'accordaient au fil des jours de plus en plus courts, au creux d'un automne dont les nuances cuivrées teintaient la lande

et l'arrière-pays. Je ne m'étais pas rendu jusqu'à la grande falaise depuis des semaines.

Et l'hiver fut là. Les premiers froids nous surprirent. Un matin livide, nous nous réveillâmes sur le canapé, dans les bras l'un de l'autre, emmitouflés sous trois couettes, avec, malgré tout, les pieds, les mains, les fesses et le bout du nez gelés. Nous avions quitté la chambre glaciale durant la nuit, incapables de trouver le sommeil dans le grand lit froid. Nous n'eûmes guère plus chaud dans le salon ; le feu dans la cheminée ne suffisait plus à réchauffer la maison. Nous avions mal dormi. Nous allions devoir mettre en marche la grosse fournaise dans la cave, sans savoir comment nous y prendre. Dans les lueurs pâles de l'aube, nous hésitâmes un moment avant d'appeler le père de Clémence. Il était tôt, nous avions certainement tiré Adrien du lit, mais cela le fit rire ; il y avait longtemps que j'avais compris de qui Clémence tenait sa bonne humeur. À huit heures, la fournaise ronronnait, la tuyauterie vibrait et la fonte des radiateurs craquait. En attendant que les murs des Sauvagines se réchauffent, nous décidâmes d'aller prendre notre petit déjeuner au Café de la Place. La chaleur du bistro et les arômes de café frais nous réconfortèrent. Pierrot ne fit aucune remarque sur nos mines décavées ou sur la météo, mais il sembla contrarié :

— Mon Dieu, Clémence, je ne sais même pas ce que tu prends le matin !

Nous nous étions assis au comptoir, plutôt qu'à notre table. Le thé vert de Clémence et mon cappuccino fumaient.

— Vous êtes déjà venus ici en hiver ? Quand il neige, les vagues et les flocons se... Enfin, la neige sur les rochers et sur la plage, je ne sais pas comment dire tout ça, mais...

— Oui, Pierrot, tu as raison, ça doit être très beau.

D'un simple regard, Pierrot remercia Clémence de l'avoir tiré d'affaire. Puis il dit :

— Évidemment, vous deux, c'est pas votre problème, les mots.

J'avalai une gorgée pour éviter d'avoir à commenter.

— Je ne sais pas, dit Clémence en souriant. Mais ce matin, les mots ne nous ont pas beaucoup aidés pour allumer la fournaise ! Chez toi, il fait bon et chaud. Et le thé est délicieux.

Pierrot essuya le zinc qui brillait déjà comme un sou neuf. Ses yeux aussi pétillaient.

— Oui, c'est bien, ça, que vous restiez là cet hiver.

Je ne parlais jamais avec Clémence de ce que j'étais en train d'écrire. En retour, elle ne me posait aucune question. Je ne cherchais pas à connaître son avis – et elle n'avait jamais proposé de me le donner – avant de faire parvenir un manuscrit à Frédéric, mon éditeur. Clémence préférait attendre que le livre soit imprimé pour le découvrir. Elle n'appréciait pas toujours ce que je publiais, et à aucun moment elle n'avait hésité à me confier ses remarques ou ses critiques. Pour ma part, si je ne me désintéressais pas de ce qu'elle pouvait penser de mes romans, j'étais particulièrement sensible à l'idée que Clémence n'affichait ni partialité béate ni passion outrée envers mes écrits qu'aurait pu justifier – ou fausser – le fait que nous partagions le même lit. Je gagnais bien ma vie sans faire les gros titres des revues littéraires. Mon nom ne disait rien à la plupart des gens, et cela me convenait parfaitement. Il ne me serait pas venu à l'esprit de dissimuler le petit calepin dans lequel je prenais mes notes et je ne me souciais guère d'éteindre l'écran de mon ordinateur ; je ne pouvais imaginer Clémence ayant l'indiscrétion de jeter un coup d'œil à l'un ou à l'autre. Je fus donc étonné quand, ce matin-là et de retour aux Sauvagines, elle me demanda :

— De quoi parle ce que tu as commencé à écrire ?

Je serrai Clémence contre moi et me surpris à répondre sans ambages :

— De nous deux.

Clémence posa sa tête contre mon épaule.

— Merci, dit-elle en m’embrassant.

Je ne sais si Clémence et moi étions pleinement heureux, mais, dans la lumière de ces premiers jours d’hiver, tout, entre nous, était doux et paisible. Notre vie à deux retrouvait une évidence de simplicité, un calme serein et sans arrière-pensée, loin des intermittences inévitables de l’amour. J’enfouissais ma honte dans mon carnet de notes, tentant bon gré mal gré de la diluer entre mes mots, puis de l’écraser sous les touches de mon clavier. C’était la première fois que j’écrivais comme si j’essayais de conjurer une malédiction. Néanmoins, même si je n’avais pas encore acquis la conviction d’y mettre toute l’énergie nécessaire, mon roman prenait forme.

C’était deux jours après Noël. Il avait gelé fort, et au loin, les récifs qui affleuraient les flots gris étaient recouverts de givre. C’est en apercevant ces petits sommets blancs dépasser de l’océan que je songeai à une échelle. Les pensées m’avaient traversé l’esprit trop rapidement pour que je puisse les retenir. Les rochers blanchis m’avaient rappelé la corde qui pendait de l’escalier métallique. Avec ce froid, elle aurait gelé ; je ne pourrais pas y grimper si l’envie me prenait de retourner à La Tourmente – et depuis peu, j’en avais plusieurs fois éprouvé le désir. Le quincaillier du village remédia à ce contretemps hivernal. Il n’eut aucun mal à me vendre l’échelle la plus chère : un modèle pliant télescopique en aluminium ultraléger avec barre stabilisatrice et mécanisme de verrouillage. Le tout tenait dans un sac à dos.

— Qu’est-ce que tu comptes faire avec ça ?

Je m'assis sur le canapé, auprès de Clémence. Je lui racontai presque tout, sans lui parler, néanmoins, du pistolet découvert dans le bureau. Je lui dévoilai que j'avais appris le nom de la maison près de la falaise et celui du propriétaire, lui révélai le crime et la prison, la cave, la trappe et la corde gelée ; donc l'échelle.

— J'espère que tout ce salmigondis ne va pas se retrouver dans ton bouquin.

Je fus surpris du manque d'intérêt que Clémence sembla apporter à mon récit. Mais elle souriait :

— Allez, va jouer avec ton échelle ! Tu en brûles d'envie.

Mon souffle dessinait de petites volutes blanches dans le froid. Je sentais leur caresse tiède sur mes joues. Je marchais vite, remontant la grève. Le sable durci crissait sous mes pas. Je ne m'étais pas trompé : un grand tube de glace pendait de la structure métallique, elle aussi gelée. J'installai l'échelle contre les rochers. Une pluie de stalactites translucides se brisa sur la plage quand je déployai l'escalier. La trappe avait tenu bon. J'allumai ma lampe frontale et me dirigeai vers la porte, que je poussai sans hésitation. Je traversai une cuisine, où le faisceau lumineux, glissant sur les murs nus, ne fit danser que la poussière. Au-delà, face à l'océan caché, s'ouvrait une seule pièce dont je ne pus appréhender les dimensions ; la pénombre en avalait la perspective. Dans le coin gauche de ce salon abandonné, un poêle à bois, devant lequel trônait un immense canapé en L recouvert d'un drap. Les lattes du plancher craquaient sous mes pas. Sur la partie droite de la bâtisse, je ne vis que deux portes. Derrière la première, une salle de bain ; derrière la seconde, vers l'avant de la maison, une chambre, où il n'y avait qu'un grand lit, protégé par une housse sans couleur. J'étais désespéré. Pas un seul instant, je n'avais envisagé de trouver l'endroit si vide. Je n'avais pas soupçonné l'existence de cette sorte

de nudité, qui, sans pudeur, se dévoilait, se révélait trop vite dans la lumière crue de ma lampe. Je m'étais trompé. J'avais imaginé que La Tourmente n'avait pas été vidée de ses meubles et de sa vie, mais le silence et l'abandon y régnaient depuis des années. Je quittai la chambre, m'en voulant d'avoir espéré trouver, derrière ces murs aveugles, un passé et une intimité en hibernation.

Clémence leva les yeux de son écran, mais demeura silencieuse. Je répétais :

— Elle est vide, complètement vide. Un poêle à bois, un canapé et un lit. C'est tout.

Clémence dit enfin :

— Tu es entré dans la maison ?

J'allai remettre une bûche dans la cheminée. Je restai dos au foyer. C'est d'une voix étrange que Clémence me demanda :

— Félix, pourquoi fais-tu cela ?

Je ne sus que répondre à cette même question, à ces mêmes mots qui résonnèrent en moi pour y éveiller, une nouvelle fois, un grand silence froid. Je ne parvenais pas à cerner la source ni l'amplitude, et encore moins la portée de ce qui m'animait. J'étais incapable d'expliquer à Clémence les raisons qui me poussaient vers La Tourmente et de partager avec elle l'intérêt que je portais à cette construction, à mes yeux, exceptionnelle ; pour sa part, Clémence la trouvait laide et prétentieuse.

— Un caprice de riche qui ne sait pas quoi faire de son argent, avait-elle conclu.

Je n'oubliais pas que j'avais éprouvé une impression semblable quand, la première fois, j'avais aperçu la maison près de la falaise, mais je n'avais pu la réduire à un seul jugement aussi péremptoire. J'avais discerné autre

chose de plus trouble, de plus nébuleux, dont la perception flottait, imprécise, quelque part en moi. J'aurais pu douter de son existence si je n'avais ressenti la même sensation chaque fois que je m'en approchais. C'était en vain que je tentai d'exprimer l'ampleur de cette vibration obscure, presque viscérale, mais qui venait de trop loin pour que ma conscience puisse l'appréhender avec plus de clarté.

— Tout ça est un peu ridicule, tu ne trouves pas ? laissa tomber Clémence.

Je répondis, sans conviction, qu'elle avait sans doute raison. Je décidai de ne plus aborder le sujet, dans la crainte que l'évocation de cette maison ne jette une ombre inutile sur notre amour, au creux duquel, depuis peu, les mots réapprenaient à se blottir. Les semaines suivantes, je retournai de nombreuses fois à La Tourmente, seul, dans le froid et le vent. Clémence n'en sut rien ; ou feignit de ne pas le savoir, me laissant croire qu'elle ne s'en doutait pas.

Le début d'année fut très froid et il neigea souvent. Clémence et moi aimions marcher sur la lande quand la neige dansait au-dessus de la bruyère et des genêts endormis. Les flocons s'élevaient au bord de la falaise avant d'aller caresser l'océan, où ils se faufilaient entre les vagues, écume de mer, écume de nuage, mêlant leur mystère à celui de la houle ronde. Clémence dut se rendre au chevet de son père, qui venait de se faire opérer. Adrien vivait seul, à cinq ou six heures d'ici, et elle désirait être près de lui lors de sa convalescence. Nous avions pensé que je pourrais venir passer deux trois jours avec eux, mais au dernier moment, j'annonçai à Clémence que je préférais rester aux Sauvagnes : mon roman avançait bien. Cependant, les derniers temps, son écriture me prenait beaucoup d'énergie. Clémence avait paru déçue, mais je n'avais pas envie de bouger. Je lui envoyai un petit

message où je lui disais qu'elle me manquait et tentais de m'excuser auprès d'Adrien. Je n'étais pas certain d'avoir été très convaincant. Les mots ne semblèrent pas sonner aussi juste que dans les lignes que j'écrivais depuis quelques semaines.

Le premier jour où je me retrouvai seul, je n'avais rien envisagé : j'emportai l'échelle et me dirigeai vers la grande maison. La marée haute avait effacé la neige sur la grève. La plage étirait une ligne sombre le long de la côte, alors que les parois de la falaise avaient blanchi. La silhouette de la bâtisse aussi semblait s'être modifiée. La terrasse, le bois, le métal et le béton avaient perdu leurs teintes grises, un peu ternes. La neige allégeait toute la structure et atténuait cette sensation de solitude qui m'envahissait parfois à son approche. Un nuage blanc s'envola quand je déployai l'escalier. Il faisait froid dans la cave, à peine plus chaud à l'étage supérieur, mais au fil de mes dernières visites, j'avais apprivoisé l'abandon de ce vide suspendu entre la nuit et l'hiver. Mon âme y trouvait une quiétude et un apaisement teintés d'une sorte de mélancolie néanmoins réconfortante. Entre ces murs nus, aucun vacarme ne m'atteignait ; ni le chant des vagues, ni le murmure du vent, ni le bruit du monde. Le silence, partout, effaçait tout, autour de moi et en moi. Je m'attardais rarement, faisais le tour de la grande pièce et pénétrais un instant dans la chambre. Je ne touchais à rien, mais en repartant, je n'oubliais pas d'en refermer la porte derrière moi. Ce jour-là, je pris mon temps. Je ne me posai aucune question. Mes pensées étaient transparentes et volatiles, sans effet sur mes gestes. J'écartai la housse poussiéreuse et m'allongeai sur le matelas. Je restai étendu sur ce lit où sans doute avaient dormi, s'étaient aimés un homme et une femme ; un architecte et celle qu'il avait tuée. J'eus soudain froid. Je me levai, replaçai la housse et quittai précipitamment la maison. Je ne retrouvai mon calme

qu'une fois sur la plage. Mon cœur et mon esprit, un instant malmenés, s'accordèrent enfin au rythme paisible que mes pas, un peu hésitants au début, prirent à nouveau entre les vagues et les rochers. J'étais déjà loin quand je réalisai que cette fois, j'avais laissé la porte de la chambre ouverte.

Le lendemain, tout sembla s'accélérer. Mes actes furent alors délibérés, mes gestes, réfléchis et posés : j'avais songé dès mon retour, la veille, à ce que j'allais faire à La Tourmente ce matin-là. Les raisons qui me poussaient à agir de la sorte m'échappaient et je ne cherchais pas à les analyser. Il faisait un magnifique soleil d'hiver, dont les rayons effleuraient l'horizon sans nuages et rasaient les vagues aux reflets d'acier. Une lumière à la fois chaude et froide caressait le sable et les rochers, où le gel avait dessiné des étoiles de glace. Je ne flânai pas le long des criques et des plages, je fus vite au pied de la maison. De la cave, je remontai une dizaine de bûches dans le salon. J'avais emporté de vieux journaux, des allumettes. La cheminée tirait bien, le feu prit immédiatement. Je refermai la porte du poêle, réglai l'appel d'air. Les flammes qui s'engouffraient dans le conduit se calmèrent pour onduler mollement, presque en silence. J'allai dans la chambre, fis quelques pas dans la pénombre presque sur la pointe des pieds, jouai un instant avec la poignée de la baie vitrée, contournai le lit sans y toucher et déjà, quittai la pièce ; sans oublier, cette fois-ci, d'en refermer la porte. Je bourrai le poêle. La fonte craqua. Les lueurs mouvantes du feu avaient réveillé les murs qui s'ébrouaient, sortaient d'une léthargie sans dimension physique. Lors de mes visites précédentes, ma lampe n'avait pointé qu'un rond de lumière froide dans l'obscurité ; mais à la clarté chaude des flammes, les coins sombres s'éveillaient, les surfaces s'allongeaient et s'étiraient comme après un long sommeil. La pièce était immense, la perspective se déployait dans toute son ampleur. Les murs avaient pris un relief inattendu, n'étant en fait

qu'une seule baie vitrée soutenue, de part en part et de loin en loin, par quelques fines colonnettes d'acier presque invisibles – le mur extérieur de la chambre, tourné vers la falaise, présentait les mêmes caractéristiques. J'imaginai la lumière de l'océan et du ciel réunis s'engouffrant dans cette géométrie dès lors presque infinie. Je dégageai de son drap un coin du grand divan et je sortis mon petit calepin. J'y écrivis, entre rêves fous et désirs éphémères, jusqu'à ce que les flammes commencent à baisser et que les murs du salon s'effacent à nouveau. Je quittai La Tourmente avant que la marée ne soit trop haute. J'avais oublié l'océan et je crois ne pas avoir remarqué le soleil. J'évitai aussi de penser à Clémence.

J'arrivai tard, Pierrot débarrassait la dernière table. Un fumet agréable, un peu citronné, mêlé à de lointains arômes d'alcool et de café, flottait dans la salle déserte.

— Tu bossais et t'as pas vu le temps passer ? dit Pierrot.

— On peut dire ça comme ça. Tu sers encore ?

Pierrot haussa les épaules et disparut dans la cuisine. Je m'installai au comptoir.

— Dis donc, *ta* baraque vide... dit Pierrot en déposant sur le zinc une assiette où fumait un reste de raie au beurre blanc.

Je levai les yeux vers Pierrot. Il fit silence, peut-être déçu de n'avoir pas provoqué chez moi une réaction plus vive. Nous n'avions jamais reparlé de La Tourmente. Je continuai à manger. Cela suffit à Pierrot pour estimer que je l'écoutais.

— C'est Jérôme qu'a raconté ça l'autre jour. Quand le type a été condamné, un notaire a cherché quelqu'un dans le village qui pourrait déménager tout ce qu'il y avait dans la maison. Jérôme s'en est chargé avec

deux autres gars. Un huissier a noté tout ce qui sortait de la maison. J'imagine que c'était pas pour meubler sa cellule.

J'avais fini d'avaler mon poisson.

— C'était délicieux, Pierrot, dis-je en commandant un digestif, un truc fort, dont je n'avais pas l'habitude.

De retour aux Sauvagines, je m'installai devant l'ordinateur. Je passai un long moment à tenter de saisir ce que signifiaient tous ces termes juridiques concernant les ressources accessibles aux personnes incarcérées : compte nominatif, avoirs du détenu, part disponible, indemnisation des parties civiles ou pécule de libération. Je compris que même en détention, Gabriel Escoubet avait eu la possibilité de liquider ses biens et de bénéficier de leur vente, et surtout – ce qui m'avait déjà été confirmé en consultant le cadastre – qu'il était toujours propriétaire de La Tourmente.

Je m'étendis sur le canapé et m'emmitouflai dans la couverture qui avait gardé l'odeur de Clémence, le rêve de son corps, le goût de ses lèvres, la caresse de ses soupirs. Au fil de son absence, les senteurs s'étiolaient. Je les cherchai dans chaque repli du tissu où se dissimulait son souvenir, chaque fois plus ténu, plus lointain. Pourtant, si Clémence me manquait, je ne voulais pas penser à son retour proche. Pierrot ne m'avait rien appris, mais La Tourmente portait bien son nom. C'était désormais un vacarme sans nom que sa simple évocation déclenchait en moi. Mon esprit n'apportait aucune réponse aux questions à peine énoncées qui, un instant, y tourbillonnaient pour disparaître en ne laissant que des échos encore plus bruyants ; ma volonté n'avait pas la force de les affronter. Je repoussais même l'idée de vouloir en savoir plus. Je refusais d'en savoir trop et laissais toutes mes interrogations en suspens. J'éreintais les pensées qui tournaient autour de la maison près de la falaise ; à peine esquissées, elles s'évaporaient. Si elles subsistaient ou s'acharnaient à fléchir mon jugement, je fermais les yeux et

les noyais dans un grand silence blanc. Cet après-midi, je me rapprochai du fantôme de Clémence, cherchai ses bras et finis par m'endormir.

Le troisième jour, je n'eus pas à me préoccuper des horaires des marées, je savais que je me rendrais à La Tourmente par la lande. Je m'étais réveillé avec le soleil, qui s'était levé dans un ciel rayé de nuages roses. L'océan était tranquille. Ce matin-là, il avait des reflets d'ambre, et les vagues, des miroitements satinés. Je sortis sur la terrasse et fus surpris par la douceur de la température. La mer exhalait ses odeurs fortes d'iode et de sel que le froid avait engourdies les dernières semaines. La côte avait un air de printemps précoce. La neige avait presque entièrement fondu, et sans les cris des goélands, le silence avait une densité étrange, presque incongrue. Une seule pensée me vint à l'esprit : « C'est le jour idéal. » Je laissai la baie vitrée grande ouverte et m'assis devant l'écran. Je trouvai un long message de Clémence. Elle n'était pas coutumière de ce genre de courriel. La santé de son père l'inquiétait. « Il vieillit. Je ne sais pourquoi, je trouve cela triste, et j'ai un peu peur. » Elle se demandait s'il ne pourrait pas venir vivre avec nous. Est-ce que je serais prêt à considérer une telle possibilité ? Adrien voulait nous donner Les Sauvagines. « Ce serait bien que ce soit fait avant ma mort », avait-il dit, et Clémence dissimulait mal sa panique à envisager l'absence de son père. Est-ce que mon livre avançait ? Les mots m'aimaient-ils à nouveau ? Elle, elle m'aimait, aussi loin que ses mots pouvaient l'emmener. Elle n'avait pas d'entrain à travailler. Ses dernières traductions avaient été laborieuses. Est-ce que je l'aimais encore ? « Mais seulement d'un amour aussi puissant que celui qu'elle éprouvait à mon égard. » Chargées de mélancolie et de lassitude, mais portées par une passion si aérienne, les lignes de Clémence me bouleversèrent au point de me tirer des larmes. Il n'y avait qu'elle, ces derniers temps, pour me faire

oublier La Tourmente, dont, cependant, la simple évocation suffisait souvent à troubler le souvenir de Clémence ; et j'eus soudain peur de moi-même, peur de la perdre, peur de m'être déjà perdu entre ces murs suspendus au-dessus d'une plage et de quelques rochers. Je lui écrivis une longue réponse, pleine de vie et de désir, amoureuse ; où je ne parlai pas une seule fois de la demeure de l'architecte, mais où je l'implorais presque : « Clémence, s'il te plaît, reviens vite. »

Je quittai la route s'enfonçant dans l'arrière-pays et m'engageai sur le sentier de terre qui sinuait entre la bruyère et les genêts aux teintes tristes et délavées. Les buissons d'égantiers retenaient un peu de neige entre leurs épines et les cynorrhodons rouge sang ; des oiseaux invisibles y chantaient. J'atteignis le stationnement et franchis sans tarder les marches qui menaient à la terrasse. Je fis quelques pas vers le garde-fou et restai à regarder le soleil, l'océan, l'horizon clair et limpide. Oui, c'était le jour idéal. Même les vagues, qui d'habitude battaient rageusement les récifs au pied de la falaise, étaient calmes, presque silencieuses ; en attente. J'estimai la taille des vis et choisis le bon diamètre d'extracteur. Le bruit de la dévisseuse était discret. Dans ma main, je serrai bientôt une vis, puis une seconde ; je sentais leur chaleur contre ma paume. Je déployai deux éléments de l'échelle pour atteindre les vis supérieures, le long des soffites. Il ne me fallut pas cinq minutes pour retirer un premier panneau de bois, puis dégager tout l'angle derrière lequel se cachait la chambre. J'entassai les plaques protectrices vers le monte-charge, rangeai l'échelle et la dévisseuse. Je pus alors glisser ma main contre l'un des montants d'acier – la veille, j'avais pris soin de déverrouiller de l'intérieur l'une des fenêtres en baie. Je fis coulisser la grande porte vitrée et pénétrai dans la pièce. Pour la première fois, j'eus l'impression d'être non pas un intrus ou un voleur s'introduisant par la

cave, mais bien l'occupant de la demeure dont je franchissais les murs. J'étais allé faire un tour sur le balcon, prendre l'air un instant, et je revenais dans la chambre ; dans ma chambre. J'écartai la housse protégeant le matelas et m'assis sur le lit. Une poussière dorée dansa dans la lumière qui caressait les murs blancs. Je laissai le temps à la pièce de se réveiller. À travers la porte entrouverte, un rai de clarté se faufila jusqu'au salon, d'où venait une odeur de feu de bois. J'attendis ainsi qu'un premier rayon de soleil se pose sur le plancher ; il s'avança timidement, commença par s'étirer, puis, prenant de l'assurance, il s'allongea et envahit toute la pièce. Alors je m'étendis sur le lit. J'apercevais la falaise, l'escalier qui s'agrippait à sa paroi ; plus haut, le ciel bleu et un nuage blanc. En tournant la tête vers la gauche, je distinguais le large, là où l'horizon se noyait dans la mer. Le soleil éblouissant m'obligea à cligner les yeux. Ma vue se brouilla. J'avais laissé la baie vitrée grande ouverte et j'entendais le bruissement des vagues, leurs caresses lourdes et lentes effleurant le sable, glissant sur la plage. La marée montait et redescendait entre les rochers, sous la maison ; sous moi, en moi, indéfiniment.

Quand je me réveillai, une lueur claire baignait la chambre, les rayons du soleil se brisaient contre la grande falaise. Je sortis et m'avançai sur la terrasse. C'était la pleine mer, un vent léger s'était levé. La Tourmente était suspendue au-dessus de l'océan. J'étais à la proue d'un vaisseau qui filait sur des flots immobiles ; la coque vibrait sous les coups d'un ressac invisible, les embruns s'envolaient des rochers. Un frisson parcourut mon corps rompu d'avoir navigué seul, aux commandes d'un navire trop grand pour mes rêves. Je me tournai vers la maison, tirai la baie vitrée, puis remontai lentement vers la lande. Il n'y avait plus de neige. Une nuée de petits oiseaux s'échappa d'un buisson de rosiers sauvages, dont ils éclataient les baies rouges pour en extraire les graines. À mon passage, ils

se dispersèrent, se volatilisèrent je ne sais où, disparus, avalés par le vide. Quand, rendu plus loin sur le sentier, je jetai un coup d'œil en arrière, vers le large, j'aperçus leurs taches blanches qui voletaient à nouveau parmi l'églantier aux fruits carmin. Évidemment, je ne connaissais pas le nom de ces oiseaux.

Clémence ne serait pas là avant deux jours. Je venais de lire le dernier message qu'elle m'avait envoyé durant la matinée : elle ne voulait pas partir avant d'avoir trouvé quelqu'un pouvant aider son père. Elle estimait qu'Adrien n'était pas au mieux de sa forme et elle ne souhaitait pas le laisser seul. Elle avait peut-être déniché la bonne personne, mais rien ne serait réglé avant deux jours. Elle m'embrassait et espérait que je comprendrais. Et moi, au-delà de ces communications laconiques et informes qui m'épuisaient, j'étais déçu qu'elle ne puisse revenir plus tôt. Il me sembla pourtant que cette déception ne m'affectait pas à la hauteur du sentiment, autrement puissant et profond, que j'avais éprouvé la veille en répondant à son long courriel, et je me surpris à songer : « Clémence, reviens, mais pas maintenant, attends, laisse-moi encore un peu de temps, un tout petit peu... Oui, deux jours. » J'avais besoin seulement d'une nuit. Deux jours, une nuit. Je ne savais plus. Et non, n'était-ce pas plutôt penser le contraire qui me troublait ? « Pourquoi ne rentres-tu pas tout de suite, là, très vite, sans délai, avant qu'il ne soit plus possible de revenir en arrière ? » Je ne cernais pas l'appréhension qui m'envahissait à imaginer Clémence rentrer si rapidement, trop tôt ? Je lui cachais que j'avais une dernière chose à faire et je ressentais un malaise à imaginer ainsi que son retour différé m'arrangeait ; une sensation désagréable dont j'ignorais comment me défaire, refusant de nier une évidence qu'une nouvelle fois, je repoussais dans le silence, loin des mots. Je ne savais plus quoi penser, encore moins

quoi espérer ou désirer. Je n'arrivais pas à me convaincre que dans deux jours – ces deux jours que Clémence, à son insu, m'offrait – tout serait terminé. J'aurais accompli ce que rien, désormais, ne pourrait m'empêcher de faire. Si ces quarante-huit heures tombaient à point, je redoutais cependant de les passer aussi loin de Clémence ; et qu'ensuite, il soit trop tard. Le plus douloureux était que je ne discernais pas en quoi ni pourquoi il risquait d'être trop tard. Je répondis à Clémence, très succinctement, que oui, je comprenais et l'embrassais.

Je réussis à écrire un peu durant l'après-midi. Néanmoins, je me levais souvent, allais sur la terrasse, revenais devant le clavier, feuilletais mon carnet de notes, me préparais un thé, tapais quelques phrases, puis les effaçais. Toutes ces heures, il me sembla ne rien faire si ce n'était tourner en rond, tel un chien désemparé qui sentait l'orage arriver. Tout était si trouble en moi. La moindre de mes pensées avait des allures équivoques et revêtait des formes trompeuses. Je ne discernais aucune ligne de force révélant ce qui s'esquissait devant moi et s'y dessinait malgré moi. Le soleil se coucha et l'horizon prit des teintes roses. L'océan avait des reflets plus sombres que la nuit où les premières étoiles s'éveillaient ; il me sembla ne pas en avoir vu depuis longtemps. Je ne connaissais rien aux constellations qui guidaient les navigateurs en mer ou les voyageurs à travers les déserts ; rien aux cartes que traçaient les astres, rien à leurs agencements, leurs positions, qui, à tout moment, permettaient de savoir où on se trouvait, n'importe où sur cette terre, dans cet infini. Tout cela m'était inconnu et ne me serait d'aucun secours, je l'avais compris, si un jour je m'égarais. De temps à autre, j'arrivais à repérer l'étoile du Berger. Je l'avais montrée à Clémence.

— Ce n'est pas une étoile, avait-elle ri, c'est Vénus, une planète.

Et ce soir, je ne réussis pas à la retrouver, perdant ainsi l'espoir que, peut-être, à défaut d'étoile, cette petite planète aurait pu m'indiquer quel chemin suivre pour apaiser mon cœur désorienté. Au creux de ce léger désarroi stellaire, je décidai d'écrire quelques mots à Clémence. Quand je les relus, je fus étonné de leur clarté, de leur évidence ; il en émanait une lumière sereine et limpide si différente de la confusion intérieure qui m'agitait encore quelques heures plus tôt. Cela s'était fait dans la simplicité. Je ne sus quel astre m'avait inspiré pour lui parler ainsi, mais quand j'envoyai mon message, j'eus la certitude qu'elle était la seule galaxie où je désirais me perdre. J'éteignis l'ordinateur et je sentis l'ombre tranquille de Pierrot qui s'éloignait.

— C'est bien, ça, les galaxies. Très bien.

Une nuit formidablement calme.

Clémence me répondit le lendemain. Tout était réglé concernant son père, enfin ! Ses mots riaient, débordant à la fois de tendresse et de passion. Elle serait de retour demain, tard dans la soirée. Le titre de son courriel était un simple « Merci ». Clémence finissait en me disant, étrangement : « Je t'attends, bien sûr. » N'était-ce pas plutôt à moi, désormais, de l'attendre ?

Je quittai Les Sauvagines en fin d'après-midi et pris le petit sentier qui s'élevait en front de mer le long de la lande. Le soleil baissait, il faisait à nouveau froid. Je n'avais emporté qu'une couverture. Je pressai le pas pour me réchauffer. J'arrivai à La Tourmente alors que le ciel commençait à se diluer dans l'océan. L'horizon ne fut plus qu'un immense brasier dont les lueurs mouvantes, au large, berçaient les flots. La falaise avait des reflets dorés, le secret des récifs s'y noya et il y eut un grand silence. Je pénétrai dans la chambre et refermai derrière moi la baie vitrée. Je rentrai *chez moi*, une dernière fois ; pour une première et ultime nuit. Dans le salon, je

remuai les cendres froides et allumai un feu. Bientôt, les murs se redessinèrent et je restai longtemps devant les flammes, lointain et si présent, les pensées abandonnées au temps qui passait. Je bourrai une dernière fois le poêle et me dirigeai vers la chambre. Je retirai le drap et m'étendis sous la couverture. Sur le dos, les yeux grand ouverts, face au silence de l'océan, je m'abîmai dans la nuit transparente. J'étais une étoile parmi les milliards que j'apercevais à travers ces murs de verre. J'étais allongé au milieu d'une bulle invisible, sans dimension et suspendue dans le cosmos. Au-dessus de la falaise se détachait l'accroche-cœur délicat, l'arc argenté de la lune. Alors, je fermai les yeux, et, l'accomplissement en apesanteur, je parlai à Clémence ; *des phrases courtes et des mots simples*. Ce soir-là, parmi les myriades de galaxies, je n'hésitai pas un instant pour découvrir son étoile et enfin la rejoindre. Que cela fût une planète plutôt que, peut-être, une étoile était sans importance puisque, bien sûr, Clémence m'y attendait.

Le froid me réveilla alors que l'aube remontait la lande. Je replaçai la housse sur le matelas et, sans un regard pour le grand salon plongé dans le noir, je quittai la maison. Je m'avançai une dernière fois sur la terrasse. Je n'avais jamais vu la marée aussi basse à cet endroit. La mer s'était retirée loin sur la plage et le sable avait des reflets de cuivre. Pour atteindre la grève, je ne pouvais passer par la cave, la trappe ne s'ouvrant désormais que de l'extérieur : je devais remonter sur la lande et emprunter le périlleux escalier taillé à même le roc. Je rejoignis le sentier qui longeait la crête et découvris la côte au-delà de la falaise : ce n'était qu'une longue paroi abrupte et inaccessible, au pied de laquelle s'entassaient d'énormes éboulis. Le temps et les vagues en avaient érodé les arêtes, et dans le petit jour, les rochers ronds et usés, un peu patauds, avaient des allures de gros loups

marins pétrifiés. Un soleil rouge s'éleva au-dessus de l'arrière-pays, la lande s'éveillait sous la brume. Je franchis les premières marches de pierre. Il n'y avait pas de garde-fou, aucune protection contre le vide. La descente me prit une dizaine de minutes. Enfin sur la plage, je restai un long moment, les jambes molles, les deux mains posées sur la paroi froide, là où j'avais embrassé Clémence. Je passai sous La Tourmente, hésitai à détacher la corde, haussai les épaules et continuai à remonter la grève. J'aimais le son feutré que faisaient mes pas dans le sable et n'éprouvais pas le besoin de me retourner : je savais que mes traces étaient droites et régulières. Au large, l'horizon se marbrait de teintes fragiles mais claires, à l'image de l'âme apaisée que je ramenaux Sauvagines. J'avais connu l'océan au soleil couchant et les caresses de l'aube sur la lande ; j'avais navigué sur les flots à marée haute et foulé la batture à marée basse ; j'avais regardé danser les flammes contre les murs d'une maison aveugle ; je m'étais abandonné à la nuit infinie auprès de la lune que j'aurais pu toucher ; dans un lit vide, j'avais franchi les étoiles et retrouvé Clémence au milieu du cosmos, si loin, si proche. À La Tourmente, j'avais vécu une vie entière. Que pouvais-je rêver d'autre ? J'allais rentrer aux Sauvagines et prendre une douche ; j'irais au village dire bonjour à Pierrot ; je passerais à la boulangerie ; je remettrais un peu la maison en ordre et j'ouvrirais mon petit calepin qui devait encore sentir le feu de bois ; en attendant que Clémence revienne de sa lointaine galaxie. Je pourrais alors lui annoncer que j'avais réussi à franchir l'escalier de la falaise ; et que j'aimerais bien en fouler à nouveau les marches de pierre, mais, cette fois-ci, en sa compagnie.

L'hiver et le froid ne quittèrent plus la côte. Quand il ne neigeait pas, il tombait une sorte de grésil dont les gouttes acérées cinglaient le visage et glaçaient les os. Le vent était infatigable. Clémence et moi avions décidé de

nous installer définitivement aux Sauvagines. Le vieil Adrien nous y rejoindrait l'automne suivant, le temps de faire quelques travaux pour adapter la maison à notre nouvelle vie à trois. Dès la première nuit, j'avais tout raconté à Clémence. Elle avait tourné vers moi ses grands yeux plus brillants qu'à l'accoutumée.

— Nous avons eu raison d'attendre. Maintenant, ne dis plus rien. Pas ce soir.

Les revues de décoration intérieure et les magazines spécialisés en aménagement domiciliaire encombraient désormais le canapé. Entre deux contrats, sur un gros bloc-notes, Clémence dessinait des plans, esquissait des projets, que j'approuvais la plupart du temps. Je redoutais cependant l'ampleur que semblaient prendre les futures rénovations. Les mots absents ne me harcelaient plus. Ils étaient redevenus des mots simples et évidents que je tapais sur mon clavier sans trop d'effort, et surtout sans aucune douleur. L'écriture de mon bouquin avançait bien. Je n'avais pas songé à retourner à La Tourmente, mais je savais que si j'avais proposé à Clémence d'y aller, elle aurait accepté. Elle m'avait même laissé entendre qu'elle serait curieuse de jeter un coup d'œil à l'intérieur de cette drôle de baraque.

Dans les derniers jours de janvier, une fin d'après-midi, le baromètre chuta d'un seul coup ; l'aiguille glissa subitement vers la gauche du cadran. La tempête dura plus de quarante-huit heures. Les rafales secouèrent la côte sans relâche. C'était la première fois que je voyais les vagues se briser si haut contre la maison. Les paquets de mer frappaient fort et sans répit le muret de protection, donnant l'impression que le ressac s'engouffrait dans la cave. Mais je songeais aux mots du père de Clémence m'assurant que « ces murs avaient résisté sans dommage à de nombreuses tempêtes ». Les nuages lourds et bas, si noirs, déversaient un déluge dont le fracas martelait

le toit. Les embruns fouettaient la vieille bâtisse et les bourrasques hurlaient dans la cheminée. Durant deux jours, le vacarme fut incessant, la clameur de l'océan, assourdissante. En regard de ce tumulte, Clémence et moi nous réfugiâmes dans de longs silences, n'échangeant à nouveau que peu de paroles. Clémence semblait moins atteinte que moi par tout ce déferlement dont je n'arrivais pas à dompter la puissance. J'étais fébrile, déstabilisé dans l'attente, les sens maladivement en éveil. Cela devait se voir, je fuyais le regard inquiet de Clémence. La nuit, j'étais incapable de fermer l'œil ; le jour, je ne pouvais écrire une seule ligne. Je sortis éreinté de cette tempête, les nerfs à vif. Le matin où les éléments se calmèrent, je sombrai enfin dans un sommeil sans fond. Quand je m'éveillai, le lit était vide. Au travers des volets, se glissait un jour pâle et fragile. Le vent était tombé. Je rejoignis Clémence en bas, sur le canapé. Elle ferma son ordinateur et me fit une place sous la couette.

— Je ne dois pas avoir le pied marin, éprouvai-je le besoin de m'excuser.

Clémence m'embrassa.

— Mais tu sais très bien allumer un feu, dit-elle en me montrant les cendres froides dans la cheminée.

Maintenant que nous avons décidé de vivre aux Sauvagines, nous connaîtrions d'autres tempêtes, et certaines encore plus violentes ou plus longues. Ces dernières heures avaient été éprouvantes, mais j'imaginais que je m'habituerai et finirai par mieux endurer les prochains déferlements venus de l'océan. Je me sentais las et vulnérable, écorché, sans savoir quelle faille le vent et le tumulte des vagues avaient ouverte en moi ; où exactement cette tempête m'avait blessé ; quelle nouvelle faiblesse obscure venait d'y poindre. Pour l'heure, un rapide coup d'œil au baromètre me

rassura : l'aiguille était remontée sur « Variable ». Et les flammes s'élevaient déjà dans la cheminée.

— Je suis certaine que la plupart des marins ne savent pas faire un feu, dit Clémence.

La mer s'était retirée loin. La plage était jonchée de débris, et au large, de profonds creux agitaient encore l'océan. Alors, j'eus besoin du regard de Clémence.

Il était assez grand, plutôt maigre, et portait un manteau dont il avait relevé le col. Sa barbe avait plusieurs jours. Je n'avais jamais vu l'homme qui venait de franchir la porte du Café de la Place, la refermant rapidement tant le froid, dehors, était vif. Il s'était assis à une table près de l'entrée, loin de la nôtre. Depuis la tempête, le vent soufflait de l'intérieur des terres, les rafales étaient glaciales ; nous n'avions pas eu le courage de venir à pied. En rejoignant la Subaru, Clémence remarqua :

— C'est rare, les yeux vairons.

Je ne savais même pas ce que cela signifiait. J'avais dit au revoir à Pierrot sans prêter attention au client près de la porte. J'eus un regard interrogateur.

— Les yeux de couleurs différentes, précisa Clémence en se serrant contre moi.

Dix minutes plus tard, je relançai le feu dans la cheminée et me glissai sous le couette, où Clémence m'attendait déjà. En revenant du café, nous aimions bien faire la sieste, ensemble, sur le canapé ; des fois jusqu'au souper.

Les derniers jours, je n'étais pas parvenu à écrire une seule ligne. Je n'ouvrais plus mon petit calepin ; Clémence ne fit aucune remarque. Je

demeurais assis devant l'écran, incapable de traduire en pleins et déliés les rares pensées qui vagabondaient dans mon crâne vide, lessivé, recru.

— Je bouge, dis-je en repoussant la couverture, j'en peux plus.

Je m'habillai pour aller marcher. Je n'étais pas beaucoup sorti les derniers temps.

— Vas-y sans moi, je préfère rester au chaud.

La marée était basse, et le soleil, perdu quelque part dans l'hiver. Le froid avait durci le sable de la plage. J'étais à l'abri du vent venu de l'arrière-pays ; il balayait la lande et, dans son élan, plongeait vers l'océan, épargnant les battures et les criques en contrebas. Quand j'aperçus La Tourmente, je doutai de ce que je distinguais au loin. L'impression était désagréable : je ne reconnaissais pas la silhouette suspendue à la paroi, elle n'éveillait pas en moi l'image terne et un peu triste que j'en gardais. J'imaginai un instant que la dernière tempête avait arraché les panneaux de bois, mais j'étais assez près de la grande terrasse pour n'y discerner aucune trace de destruction. Les murs étaient dépouillés de leur protection ; la lumière traversait à nouveau la maison redevenue une immense baie vitrée. Sans tenter de m'approcher, je fis demi-tour.

— Il y a du monde à La Tourmente, dis-je à Clémence.

— Tu as vu quelqu'un ?

Je ne m'étais pas attendu à cette question. Je n'avais aucune certitude que les lieux fussent de nouveau occupés.

— On a ôté les panneaux de bois.

— Tu es triste ? demanda-t-elle, avant d'ajouter : te souviens-tu de cette chanson où, dans une maison vide, une chambre vide, quelqu'un passait sa vie à... à quoi déjà ? Regarder ? Écouter ? Peut-être rêver, je ne sais plus.

Cela ne m'évoquait rien, mais moi, dans cette maison vide, Clémence, j'avais passé une vie à t'attendre. J'avais eu peur de t'y perdre, nous nous y

étions retrouvés ; sans jamais y avoir été ensemble. Non, ce que j'éprouvais devant cette maison, qui n'était peut-être plus vide, était désormais au-delà de la tristesse.

Les mots existèrent à nouveau quand j'eus accepté qu'ils soient maladroits ou imparfaits. Je redécouvris leur légèreté et leur lumière après n'avoir voulu voir que leur part d'ombre, et Clémence les accueillit pour qu'ils continuent à vivre parmi nous, avec nous ; dans leur évidence aérienne plutôt que dans le poids écrasant et destructeur de leur absence. La maison de la falaise y était peut-être un peu pour quelque chose. J'avais craint un moment qu'elle nous anéantisse et parachève le gâchis que j'avais créé. Au contraire, elle m'avait aidé à tendre la main vers Clémence, qui n'avait pas hésité à s'en saisir. Si je fus surpris de constater qu'elle était peut-être de nouveau occupée, je ne cherchai pas à découvrir de quoi il retournait. Derrière cette gêne, je tentai de dissimuler une forme de pudeur dont je ne cernais pas la nature.

— Tu veux qu'on aille voir ensemble ? avait suggéré Clémence, à qui mon embarras n'avait pas échappé.

J'avais répondu le contraire de ce que je pensais, laissant entendre à Clémence que je ne me préoccupais aucunement de savoir ce qui se passait là-bas.

— Comme tu voudras, avait conclu Clémence, le regard malicieux.

Au village, durant la morte-saison, peu de commerces restaient ouverts : une boulangerie ; une épicerie, dont le rayon « Entretien ménager » offrait plus de choix que le réfrigérateur ne proposait de produits frais ; un capharnaüm invraisemblable où on trouvait de tout et surtout n'importe quoi, même des échelles rétractables ; un garage de mécanique générale et

le café de Pierrot. L'Hôtel du Grand Large n'ouvrait qu'en période estivale. Pour les autres services essentiels, il fallait se rendre en ville, une vingtaine de kilomètres plus loin.

Un après-midi, Clémence prit la Subaru. Elle désirait commencer à regarder les magasins de décoration intérieure. Je n'eus pas à manifester mon manque d'entrain à l'accompagner, Clémence ne me cacha pas qu'elle préférait y aller seule. Je travaillai une petite heure. Dans la cheminée, le feu agonisait. Dehors, la marée était basse. Je m'habillai et me dirigeai vers La Tourmente. Il faisait toujours aussi froid, les nuages se diluaient dans une lumière pâle et incertaine. L'océan était silencieux et les vagues s'essoufflaient en poussant une écume grise, sans reflet. Aucune appréhension ne réfrénait mes pas, aucun désir particulier ne m'incitait à en accélérer le rythme. Je marchai tranquillement. La Tourmente étirait ses lignes horizontales au-dessus de la plage. Je ne pus m'empêcher d'en admirer la beauté aérienne. Sans les panneaux qui en écrasaient la silhouette, la maison avait des allures de verrière en apesanteur. La corde ne pendait plus à la structure métallique de l'escalier, le loquet extérieur que j'avais fixé sur la trappe avait disparu. J'avançai jusqu'à la falaise contre laquelle je m'adossai, le regard tourné vers La Tourmente. La bâtisse était désormais entre les mains de quelqu'un d'autre ; propriétaire, locataire, ami, parent ou architecte, je n'en savais rien, cela m'était égal et n'éveillait aucune émotion en moi. Un instant, je songeai à gravir les marches. J'aurais peut-être aperçu, au-delà des baies vitrées, l'intérieur de la demeure. Quelqu'un ? Et en montant plus haut, j'aurais vu le stationnement au bord de la lande. Une auto ? Je commençai à avoir froid, je rebroussai chemin. Ce fut plus délicat aux endroits où j'avais marché sur les rochers, mais j'essayai de ne pas tricher : je mis très exactement mes pas dans les traces que j'avais laissées dans le sable à l'aller.

Clémence ne m'en parla que le lendemain, et si l'homme n'avait pas franchi la porte du Café de la Place, ce jour-là, elle ne m'aurait certainement pas tout dit. Elle était rentrée peu de temps après mon retour aux Sauvagines. Je venais de remettre une bûche dans la cheminée. Clémence semblait fatiguée. Elle s'était laissée tomber sur le canapé et avait posé près d'elle quelques échantillons de tissu, avant de feuilleter avec indifférence les catalogues qu'elle avait rapportés.

— Et toi, ça s'est bien passé ?

Je ne lui avais pas caché que j'étais allé marcher jusqu'à la grande falaise, mais sans lui donner trop de détails ; cela me semblait sans importance. C'était à peu de chose près les mêmes mots que prononça Clémence le lendemain midi, alors que Pierrot nous apportait le dessert.

— Le type de l'autre jour, dit Clémence, je l'ai croisé hier en ville, dans un magasin.

Je ne saisis pas ce que Clémence désirait me dire.

— Celui aux yeux vairons. Il vient de rentrer dans le café, ajouta Clémence presque en chuchotant.

Je me retournai. Parmi les consommateurs, au bar, je reconnus la silhouette de l'homme en train de parler avec Pierrot.

— Et alors ? repris-je en me concentrant à nouveau sur ma salade de fruits.

— Alors, rien. Hier, je ne t'en ai pas parlé, je trouvais cela sans importance.

L'individu vint s'asseoir à gauche de Clémence, la seule place encore inoccupée sur la banquette. Il me salua d'un petit signe de tête. Je remarquai, cette fois-ci, qu'il était rasé et j'eus le temps de bien voir ses yeux : un vert et l'autre bleu ; un regard atypique et singulier dont je ne sus, alors que je le croisai, s'il éveillait plus chez moi attirance ou répulsion,

malaise ou indifférence. Il tourna la tête vers Clémence, qui, sans avoir touché à son dessert, s'était déjà levée :

— On y va ?

Je rejoignis Clémence, qui m'attendait à la porte. L'homme ne s'occupait plus de nous. Je prêtais peu d'attention aux sautes d'humeur de Clémence : elles étaient rares, ne duraient jamais longtemps et ne portaient guère à conséquence.

— Excuse-moi, il y avait trop de monde, trop de bruit.

Je démarrai la Subaru, sans poser de questions. Cela aussi était sans importance.

C'est Clémence qui remarqua les premiers flocons. Je levai les yeux de mon écran. Tôt dans l'après-midi, j'avais allumé la lampe. La lumière du jour ne traversait pas les nuages et avait cette densité particulière qui précède souvent la neige ; une lueur en suspension qui, tôt ou tard, sans un bruit, va se désagréger en cristaux blancs.

— On descend sur la plage ?

Il était rare que Clémence me propose de sortir avec elle. Je voyais depuis un moment qu'elle n'arrivait plus à travailler, j'avais préféré ne rien dire. Je refermai mon carnet de notes et mis l'ordinateur en veille. Les flocons étaient si légers qu'ils glissaient longtemps dans le froid avant de se poser sur la plage et les rochers. S'ils touchaient les vagues, ils s'évaporaient à l'instant ; ou peut-être se mêlaient-ils à l'écume qui courait encore un peu sur le sable, avant de s'y dissoudre à son tour. Clémence avait passé son bras sous le mien, et posé sa tête contre mon épaule. Je sentais son souffle chaud à travers mon manteau. En tournant les yeux, j'apercevais les flocons se déposer sur son béret rouge. Nous marchions

lentement. La pression de sa main sur mon bras était plus forte qu'à l'accoutumée.

— En fait, nous nous sommes parlé, dit-elle.

Clémence n'eut pas besoin de préciser à qui elle avait parlé, elle savait que je l'avais deviné. Le ton de sa voix avait-il été plus élevé que ce qu'elle avait souhaité ? Quand elle reprit, ce fut presque dans un murmure.

— C'est lui qui m'a abordée. Je sortais d'un magasin alors qu'il y pénétrait.

Clémence tourna son visage vers moi. Je compris qu'il était inutile que je commente ou pose des questions. Elle désirait me dire, je n'avais qu'à l'écouter. Quelques paillettes blanches s'accrochèrent à ses sourcils, ourlant ses grands yeux noirs.

— Il s'est excusé, me demandant si j'étais la femme qu'il avait aperçue quelques jours auparavant, dans ce village en bord de mer. Il faisait très froid, cette journée-là. La femme sortait d'un café, elle était accompagnée d'un homme. Le patron leur avait dit au revoir comme à des habitués et ils étaient partis tous les deux dans une Subaru.

— On dirait bien que c'était nous, dis-je en souriant.

— C'est ce que j'ai répondu, un peu gênée d'avoir été ainsi observée. Son regard me troublait. Son œil bleu est très clair, presque transparent, et le vert est si foncé.

— Toi aussi, tu observes bien, continuai-je à me moquer.

Clémence se dégagea de mon bras et s'arrêta pour me dire :

— Félix, tu ne comprends pas ? Moi aussi, je l'avais reconnu.

— Que veux-tu que je te dise ? Vous êtes tous les deux de fins physionomistes.

Désormais, nous marchions côte à côte, sans nous toucher. Clémence restait silencieuse.

— Pourquoi ne l’as-tu pas salué tout à l’heure, chez Pierrot ? demandai-je.

Clémence glissa à nouveau son bras sous le mien, mais sans répondre.

— Et l’autre jour, en ville, c’est tout ce que vous vous êtes dit ?

— Oui. Il s’est excusé une dernière fois et a disparu dans le magasin. J’ai un peu froid, on rentre ?

Désormais, les flocons tombaient dru. De petites vagues blanches commençaient à se dessiner sur le haut de la plage, entre les rochers. Nos pas y traçaient des ombres plus fragiles que sur le sable, plus éphémères aussi. La neige les recouvrait vite, dès après notre passage. Clémence avait une moue d’enfant qui tentait de minimiser une faute qu’elle seule considérait comme grave. À mon tour, j’eus un frisson. Je pris Clémence dans mes bras et soufflai sur son béret devenu tout blanc. Les flocons volèrent autour de son visage. J’éclatai de rire. Clémence cligna puis ferma les yeux ; j’en profitai pour l’embrasser.

Il neigea jusqu’au lendemain matin. Je me levai tôt, j’avais des choses à noter dans mon carnet. Clémence ne bougea pas quand je me glissai hors du lit. Sa respiration était profonde, je la laissai dormir. J’attendis le lever du jour pour me rendre au village, j’avais envie d’un croissant frais. Je déneigeai rapidement la Subaru. Quelques rares flocons, éreintés, titubaient encore dans la pâleur de l’aube. Les nuages étaient immobiles, la mer, sombre et silencieuse ; une carte postale aux tons mélancoliques, eux aussi un peu fatigués, avec les bords crénelés comme il n’en existait plus. Il y avait de la lumière au Café de la Place. Pierrot leva les yeux du journal qu’il était en train de parcourir derrière le bar. Pendant les périodes d’écriture, j’ai les sens affûtés, l’intuition à fleur de peau. Pierrot, assis face à moi, de l’autre côté du zinc, avait quelque chose à me dire, j’en aurais mis ma main

au feu. Et je devinais de quoi il brûlait de me parler, j'aurais pu lire en lui comme dans un livre ouvert. De mon côté, je devais avouer que je n'étais pas seulement venu voir si Pierrot était bien réveillé. Il ne tourna pas longtemps autour du pot.

— Jérôme a été appelé à La Tourmente.

— Pour quoi faire ? questionnai-je en exagérant mon intérêt.

— On lui a demandé d'aller retirer tous les panneaux de bois qu'il avait lui-même installés il y a plus de dix ans. Tu sais, quand il avait déménagé la maison.

— Qui ça, on ?

— Un notaire de la ville, peu après la tempête. Jérôme a été payé rubis sur l'ongle. Eh bien, crois-moi ou pas : une partie des murs avait été dégagée. Et d'après Jérôme, pas depuis longtemps.

— La maison va être de nouveau habitée ?

— Personne n'en sait rien.

Pierrot resta un moment silencieux, sembla hésiter avant de reprendre :

— Ce matin, très tôt, je suis allé derrière l'église, pour regarder la neige et la mer.

— Oui, le lever du jour était très beau.

— Tu vois, je te l'avais dit ! Eh bien, c'est idiot, j'ai pas osé aller marcher sur le sable enneigé. J'aurais eu l'impression de tout salir.

Je renonçai à demander à Pierrot ce que je désirais savoir. Moi aussi, j'aurais eu l'impression de salir quelque chose. Je n'oubliai pas Clémence, je passai à la boulangerie ; la Subaru sentait bon les croissants et le pain frais.

Depuis la veille, je savais comment terminer mon roman. Je travaillais sans plan ; ni trame ni ébauche. Rien. Les mots me portaient. Eux seuls me

guidaient. Je les suivais ou pas, leur forçais la main de temps à autre, mais nous parvenions ainsi à louvoyer ensemble, au gré des phrases, jusqu'à la dernière page. Dans mon calepin, au fil des idées que mon écriture modelait, je rayais les notes prises dans le doute ou l'évidence, la lumière ou le clair-obscur. Mais quand s'esquissait la manière qui allait me mener au point final, je perdais de mon assiduité. Ce qui m'avait motivé durant tant de pages se diluait dans l'indolence et l'apathie. Je n'étais plus pressé d'arriver ; seul le voyage me passionnait. Je préférais la fragilité et l'inconfort de l'inconnu au milieu duquel les mots pouvaient m'attirer, quitte à ce que la découverte révèle mes incertitudes ou mes errances. Les dernières pages à venir m'apparaissaient futiles, presque inconsistantes ; elles n'avaient plus que le poids de la vanité, leur existence m'indifférait puisqu'elles vivaient déjà en moi, avant les mots, et je me désintéressais alors de terminer ce que j'avais entrepris depuis des semaines, parfois des mois. Dès lors, il était rare que je continue à me servir de mon petit calepin. Tout était désormais dans ma tête, et j'avais souvent espéré que tout s'y efface, sans laisser de traces, emportant dans cette disparition le souvenir de l'achèvement du récit en cours ; pour l'unique plaisir d'être à nouveau entraîné par les mots imprévisibles et les phrases incertaines mais libres qui naîtraient sous mes doigts. Un besoin profond de retrouver, encore un temps, surprise et étonnement, dans cette sorte d'émerveillement que seuls les enfants savaient apprécier.

Clémence me connaissait bien, elle m'avait vu assez écrire et, ce matin d'hiver, elle n'eut qu'à jeter un coup d'œil à l'ordinateur éteint et au calepin fermé pour comprendre. Elle se levait à peine et souriait déjà. Je haussai les épaules.

— Les croissants et le pain, c'est très gentil, dit-elle alors que ses bras m'attiraient vers elle. Mais comme alibi, j'en ai de meilleurs.

Clémence sentait encore la nuit chaude. Ses lèvres avaient un goût de feu de bois.

Debout devant la baie vitrée, je regardais les vagues effacer la neige sur la grève. Deux corneilles noires somnolaient sur un rocher dont le sommet était tout blanc.

— J’espère qu’il ne sera pas là.

Tôt ce matin, alors que Clémence dormait encore, j’avais noté dans mon petit carnet la définition de l’hétérochromie : « Deux iris de coloration différente. »

— C’est ridicule, eut-elle besoin de préciser.

Je n’avais pas allumé l’ordinateur de toute la matinée, ne m’étais pas assis une seule fois devant l’écran. Nous n’allions pas tarder à partir au village pour aller manger.

— Eh bien, moi, ne rien faire m’a donné faim. Et Pierrot m’a dit ce matin qu’il comptait préparer des moules au curry.

Les épices embaumaient le Café de la Place. Il faisait bon dans la salle, les clients étaient nombreux et le bistrot, bruyant. J’observai Clémence dévisageant chaque consommateur.

— La voie est libre ? me moquai-je en poussant Clémence vers notre table.

Les moules étaient délicieuses et le lait de coco avait la douceur d’un baiser au printemps. La salle se vida. Clémence se détendit. Pierrot en avait rarement l’occasion, mais cette fois-ci, après le coup de feu, il prit le temps de venir à notre table. Il se laissa tomber sur la banquette aux côtés de Clémence.

— Ton papa va bien ?

Pierrot, le patron de bistrot hors du commun, à la fois attentionné et attentif, aussi délicat que discret – poète singulier aux mots simples et fragiles – adorait Clémence.

— Dis-moi, Pierrot, tu te souviens du client qui, hier, s’est assis là où tu es ?

Je me servis un grand verre d’eau. J’allais peut-être avoir la réponse à la question que je n’avais pu poser à Pierrot ce matin. Je fus surtout étonné de voir Clémence s’intéresser à cet inconnu, tout en paraissant ne guère apprécier sa présence ; elle ne l’avait croisé que trois fois, entendu le son de sa voix à peine quelques instants, et manifestait cependant le désir d’en connaître plus à son sujet. Pierrot n’eut pas à chercher longtemps dans sa mémoire :

— Le grand type avec un drôle de regard ? Je ne sais pas qui c’est.

Pierrot réfléchit un moment.

— Il est déjà venu au café à trois... quatre reprises ? En tout cas, pas avant la dernière tempête. Et avant hier, il n’était jamais resté manger, j’en suis certain.

— Tu as parlé avec lui ? reprit Clémence.

— La première fois, il cherchait un hôtel ouvert dans la région. Ici, en hiver, tout est fermé. Je lui ai conseillé l’Hôtel des Basses-Terres, en ville. Il est parti dans une petite voiture de location, avec le logo de la compagnie sur la lunette arrière. Une auto rouge. Il ne m’a pas autrement adressé la parole, si ce n’est pour passer sa commande. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Ce type m’a abordée en ville, il y a quelques jours, pour me dire qu’il m’avait vue ici, dans ton café. Je me souvenais vaguement l’avoir aperçu chez toi. Hier midi, je ne sais pourquoi, j’ai fait celle qui ne le reconnaissait pas.

Pierrot hocha la tête.

— J’ai eu un chat qui avait les yeux comme ceux de ce gars-là ; un vert et un bleu. Les chats aussi, c’est bien, ça, dit-il en se levant.

Pierrot nous sourit avant de disparaître dans la cuisine.

Nous marchions en silence. Comme à son habitude, Clémence se collait à moi et me serrait comme si elle craignait que je m’envole. La marée recouvrait la plage en contrebas. Un petit muret de pierres longeait le front de mer. De temps à autre, un passage s’ouvrait sur quelques marches rejoignant la grève. Le haut du parapet était enneigé, piqueté d’empreintes brouillonnes laissées par des oiseaux. J’aperçus un chat plonger dans le fossé ; je n’eus pas le temps de voir la couleur de ses yeux. La mer, le ciel, les oiseaux aussi, tout était silencieux ; il n’y avait que le froissement un peu mou de nos pas dans la neige du bas-côté.

— On continue ? demanda Clémence alors que nous arrivions aux Sauvagines.

Nous suivions la route qui s’enfonçait dans les terres en contournant la lande où, de-ci de-là, le genêt, la bruyère et les églantiers dessinaient de petits fantômes blancs, figés dans l’hiver. Clémence n’y prit garde : au loin, vers la gauche, levant un nuage de neige, une auto traversait l’horizon. Était-ce à cause de la distance ou du froid, aucun son ne parvenait jusqu’à nous. J’eus l’impression de voir une séquence muette d’un vieux film en noir et blanc. La voiture roulait lentement. Elle atteignit la route, sur laquelle elle bifurqua en direction de la ville et disparut dans la première courbe. À l’embranchement du chemin de terre qui s’enfonçait vers La Tourmente, des traces de pneus, fraîches, récentes, salissaient la neige.

— Tu veux aller plus loin ? demandai-je alors.

— Non, tu as raison, rentrons. Je suis fatiguée, répondit Clémence.

Sa voix était lasse, elle avait les joues et les yeux rouges. La pression sur mon bras s'était relâchée. J'ignorais à quoi ressemblaient ses pensées depuis que nous avions quitté le café de Pierrot, mais je préfèrai ne pas les troubler. Je ne dis rien de plus à Clémence. De toute façon, je n'avais pu distinguer la couleur de la voiture.

En rentrant, Clémence monta sans tarder dans la chambre.

— Je vais téléphoner à papa.

J'en profitai pour ouvrir mon petit calepin. C'était la deuxième fois, depuis ce matin, que j'y inscrivais quelque chose, dérogeant ainsi à mon habitude de ne plus rien y noter dès que je savais vers quelle fin mener le texte en cours. Allais-je envisager une chute différente de celle s'étant initialement révélée à moi ? Je n'étais plus certain de ce que j'allais écrire. Cela m'était déjà arrivé. Un nouveau personnage s'introduisait entre les lignes, un protagoniste inattendu surgissait, un revenant réapparaissait, et l'élan amorcé vers le dénouement s'enrayait. Mais que cela se produise ne me chagrinait guère. Associés à la patience, pondérés par le temps, les mots finissaient par déjouer les pannes, et pas seulement dans les livres. J'étais alors plus soucieux de la mélancolie – et je ne suis pas certain que cela soit le terme approprié – dans laquelle semblait être tombée Clémence. Je n'appréhendais pas la source de son récent changement d'humeur. Clémence était vive et impulsive, mais elle était rompue aux pirouettes virevoltantes de ses états d'âme et savait tempérer l'ardeur excessive de ses émotions, laissant peu paraître ce qui la tourmentait. Je lui enviais cette force sourde et puissante, qui, à plusieurs reprises, avait certainement sauvé notre couple. Malgré tout, il lui arrivait d'être portée, et même emportée, par des vagues plus fortes de sentiments – le souvenir de l'effet dévastateur qu'avait eu sur elle la rencontre avec Anna ne me quittait pas. Si Clémence

s'évertuait à dissimuler ses peines et ses ennuis, c'était avec une générosité sans bornes qu'elle partageait sa joie de vivre et sa bonne humeur, sa soif de bonheur et ses ravissements d'enfant émerveillé. Mais depuis quelques jours déjà, Clémence souriait moins. Elle restait de longs moments, perdue dans une sorte de tristesse – là aussi, cela ne me semblait pas être le mot adéquat – dont elle ne parvenait à contenir les manifestations. Ses travaux de traduction lui pesaient plus que d'habitude ; elle fermait souvent son ordinateur en soupirant. Je savais que l'éloignement et la santé de son père la préoccupaient, ainsi que la prochaine installation d'Adrien aux Sauvagines. Mais, à mes yeux, cela n'était pas suffisant pour expliquer cette langueur un peu rêveuse et inaccoutumée qui l'étreignait, et dont elle paraissait éprouver de la difficulté à se départir.

L'étage était silencieux. J'entrebâillai la porte de la chambre plongée dans la pénombre. Les volets étaient clos et Clémence s'était endormie. Dans l'escalier, je gardai en moi l'image incertaine que je venais d'apercevoir sur le lit, celle d'une Clémence que je ne connaissais pas. Couchée sur le côté en position fœtale, elle était recroquevillée sur elle-même, les genoux serrés et remontés jusqu'au menton, les mains nouées derrière la nuque ; son visage, ses oreilles disparaissaient dans ses avant-bras. Clémence ne dormait que sur le dos, les bras croisés sous la tête, grande ouverte à la nuit et au sommeil. Je crus un moment qu'elle pleurait, mais sa respiration était seulement courte et rapide. Je ne l'avais jamais vue ainsi, autant captive de ses rêves, si loin du monde. « Si loin de moi ? » me demandai-je en descendant l'escalier.

Je m'occupai du feu dans la cheminée et attendis que les flammes recommencent à danser. Je me laissai tomber sur le canapé, fermai les yeux et songai à ces mois passés aux Sauvagines. Je me rappelai l'été précédent,

que j'avais traversé dans la honte et le silence, la plupart du temps allongé sur un petit lit dans une chambre d'enfant sous les toits ; puis l'automne, à l'ombre d'une falaise et d'une maison vide ; et tous les efforts de Clémence, amoureuse patiente et meurtrie, pour tenter de me ramener à la vie, de me ramener à elle. Aujourd'hui, en plein cœur de notre premier hiver au bord de l'océan, c'était Clémence qui était happée par une asthénie dont je ne discernais ni la source ni l'étendue. Amoureux impatient et désespéré, j'étais incapable de percer les brumes où Clémence semblait s'égarer. Je ne distinguais alors ni doute ni secret, aucune apparence ou illusion dont j'aurais pu effacer les contours, même imprécis. J'ouvris les yeux pour repousser ces fantômes dont il était si difficile de se débarrasser ; ces spectres un temps abandonnés, qui, lorsqu'ils réapparaissaient, finissaient tôt ou tard par prendre trop de place. Je n'avais pas entendu Clémence revenir dans le salon. Elle était devant le feu, les mains au-dessus des flammes. Elle resta ainsi longtemps, sans m'adresser un mot, sans même venir m'embrasser. Dans la grisaille ambiante, son visage semblait encore plus pâle.

— Papa ne va pas très bien et...

J'avais compris. Je proposai de l'accompagner.

— Je crois que je... j'aimerais mieux y aller seule.

Le négatif de la même scène vécue quelques semaines auparavant, où j'avais préféré rester aux Sauvages alors que, cette première fois, Clémence m'avait proposé de venir avec elle chez son père.

— Le temps d'être rassurée, de voir... de savoir si... d'être près de lui.

Clémence leva les yeux vers moi. Elle me regarda longuement avant de dire :

— Félix, je ne sais plus. Je crois que...

Je n'ajoutai rien, j'avais renoncé de mon côté à voir, croire ou savoir. Clémence boucla rapidement sa valise et quitta Les Sauvagines. Je montai dans la chambre, m'allongeai sur le lit et essayai de prendre l'étrange position dans laquelle je l'avais surprise endormie. Mais je gardai les yeux ouverts. Clémence m'envoya un texto, tard en soirée. Elle ne m'y disait rien de particulier, « elle allait se coucher ». Je lui répondis laconiquement que moi aussi, « j'allais dormir ». Je ne fus pas étonné d'être long à trouver le sommeil.

Il faisait encore nuit quand je me levai. J'avais mal dormi. J'envoyai un message à Frédéric, mon éditeur, pour lui dire que je lui ferais parvenir très prochainement le manuscrit d'un nouveau roman. Ce fut le seul moyen que je trouvais ce matin-là pour me pousser à finir ce fichu bouquin ; « dans les trois jours », avais-je décidé en me levant. Je ne savais pas Frédéric si matinal. Il me répondit aussitôt qu'il était surpris mais ravi, avait bien hâte de me lire, et de quoi ça parlait ?

Encore une histoire d'amour.

Qui finit mal comme toujours ?

Peut-il en être autrement ?

J'attends bien impatiemment.

J'effaçai ces pâles heptasyllabes, éteignis mon téléphone et allumai l'ordinateur. Je travaillai toute la matinée sans ouvrir une seule fois mon petit calepin.

Avant que Pierrot ne m'eût apporté la crème brûlée, il avait pris place, comme l'autre jour, à la table d'à côté. C'était ridicule, je ne pus m'empêcher de me demander si cela allait devenir une habitude ; sans parvenir à savoir si cela m'amusait ou me mettait mal à l'aise. Pourquoi

pensai-je alors que j'aurais bien aimé avoir déjà fini mon dessert ? Je répondis d'un signe de tête à son salut.

— Vous êtes seul aujourd'hui ?

Je fus surpris autant par la teneur de sa première question que par la rapidité avec laquelle il me la posa – pour ma part, j'aurais été incapable d'adresser la parole aussi vite à un inconnu. Sa voix était grave, la diction fluide mais articulée, presque affectée. Je n'eus pas le temps de répondre.

— Vous savez que nous nous sommes rencontrés en ville, il y a quelques jours ?

— Clémence m'en a parlé.

— Je ne savais pas son nom. Vous êtes du village ?

— Non.

— Excusez mon indiscretion, Clémence et vous y habitez ?

— Oui et non.

L'homme enchaînait ses questions sans marquer d'hésitation et ne semblait guère contrarié par la sécheresse de mes réponses. Je ne cherchais pas à être désagréable – tout en réalisant que je devais l'être –, mais je n'étais pas certain d'avoir envie d'engager la conversation. Si j'évitai de croiser son regard, je ne crois pas que la singularité de ses yeux et la sorte de gêne qui pouvait naître à les affronter justifiaient, seules, mon incivilité. Je n'avais pas ignoré la qualité du trouble ressenti quelques minutes plus tôt, alors que l'inconnu s'était assis sur la banquette. Je me rappelais l'attitude de Clémence, l'avant-veille, dans les mêmes circonstances ; sa confusion, son désir subit de quitter le café, sans saluer cet homme avec qui elle avait pourtant déjà échangé quelques mots. Je ne discernais pas pour quelle raison Clémence avait agi ainsi, mais elle ne pouvait avoir la même origine que la mienne, qui allait chercher ses racines dans des associations

d'idées trop absurdes et invraisemblables. Je perdis le fil de mes pensées, me levai et souhaitai bon appétit à l'inconnu.

— Pardonnez mon insistance, reprit-il, vous me dites ne pas être d'ici et...

Je l'interrompis :

— Nous occupons depuis quelques mois Les Sauvagines, à un kilomètre du village, vers la lande. Une vieille maison isolée en bord de mer.

Pierrot s'étonna de me voir déjà partir sans attendre mon dessert. Puis, d'un léger signe de tête en direction de l'homme assis :

— Alors ?

— Alors, rien ! Un type avec des yeux bizarres qui sait maintenant que Clémence a un prénom et qu'on habite aux Sauvagines.

— Et toi, te connaissant, j'imagine que t'as rien appris sur lui, non ? se moqua Pierrot.

Depuis plusieurs jours, la côte avait des reflets pâles. Dans le fossé, quelques plaques de neige sale s'étiraient encore entre la broussaille et les arbustes décharnés. Des corneilles, accrochées aux fils électriques, regardaient la marée monter. Le noir de leur plumage était la seule couleur vive parmi cette grisaille sans lumière. Je marchai sans me presser, sans penser ; enfin, sans trop penser à grand-chose. Je pratiquais souvent ce jeu un peu puéril où je forçais mon cerveau à l'inactivité, le retenais et l'empêchais d'enchaîner les idées que je bloquais dès leur apparition. Je ne pouvais en éviter l'éclosion, mais je tentais de tuer dans l'œuf les pensées qui surgissaient ; de les prendre de vitesse, sans les laisser se développer et occuper toute la place. Ça ne servait strictement à rien, ça m'amusait. Je voyais un piquet de clôture, je me disais : « Voilà un piquet. » C'était tout. Mais avant que mon cerveau n'enclenche sa mécanique : « Un piquet, oui,

mais un piquet en bois, planté dans le sol, et un autre, à côté, et entre les deux, du fil barbelé, tiens ! il est rouillé, oh ! des touffes de laine accrochées aux pointes piquantes, où sont les moutons ? », avant que les pensées ne m'entraînent trop loin, je fixais mon attention ailleurs pour enrayer leur apparition. Un oiseau ? D'accord. Mais pas deux ou trois, sur un fil électrique, etc. Non. « Voilà un oiseau », un seul, il n'était ni beau, ni noir, ni rien : c'était un oiseau. Et un nuage. Oui, « Voilà un nuage ». Pas gros, pas gris, pas menaçant : un nuage. Point. La mer. Un arbre. L'asphalte. Mon pied gauche, le droit, puis le gauche, le droit encore. Je marchai ainsi jusqu'à ce que j'arrive devant Les Sauvagines : « Voilà la maison. » J'éprouvais alors un contentement sans bornes, comme si je la découvrais pour la première fois. Je ressentais une sorte d'émerveillement devant ces murs entre lesquels je vivais pourtant depuis des mois. Peut-être fallait-il ne penser à rien pour être heureux.

À l'entrée des Sauvagines, il y avait du gravier rose. J'aimais le son qu'y faisaient les pneus de la Subaru en quittant l'asphalte de la route ; en particulier celui, court et sec, quand on s'arrêtait, le tout dernier avant que l'auto s'immobilise. Et souvent, une fois le contact coupé, je m'amusais à tourner les roues en écoutant le crissement du caoutchouc contre les petits cailloux.

— T'es un vrai gamin ! me disait alors Clémence.

Entre les pensées que j'empêchais d'exister juste parce que c'était rigolo, et les pneus qui faisaient un joli son dans le gravier, je trouvais que c'était bien d'être encore, quelque part, un enfant. Il n'y avait personne pour demander : « Pourquoi fais-tu cela ? » Personne pour me demander pourquoi, aujourd'hui, presque avec rage, j'enfonçais bruyamment mes pas dans ce gravier pour y laisser de gros trous, larges et profonds.

Je n'avais pas entendu la voiture s'arrêter sur le bord de la route. L'homme se tenait à la limite de l'entrée qui enjambait le fossé.

— C'est bien la maison à laquelle je pensais quand vous m'en avez parlé.

Son regard vert et bleu ne m'effleurait pas, il passait au-dessus de moi, tourné vers le toit des Sauvagnes.

— Il ne reste plus beaucoup de paratonnerres de ce genre. Il est assurément d'origine.

Il se recula pour mieux apprécier l'ensemble du bâtiment.

— Cette villa est typique de ce qu'on appelle l'architecture de villégiature, reprit-il, ne paraissant pas s'occuper de moi. Une de ces bâtisses bourgeoises qui ont fleuri le long de la côte, à la fin du XIX^e siècle et qui...

Je m'approchai de la grille, essayant de faire crisser le moins possible le gravier.

— Votre maison...

— Elle appartient au père de Clémence, l'interrompis-je.

— Ah ? Très bien, fit-il, ne semblant pas étonné. Depuis longtemps ?

— C'est une maison de famille.

— Alors, je suppose que j'ai dû parler à monsieur votre beau-père quand...

J'étais à deux mètres de l'homme dont j'étais désormais certain de connaître le nom.

— Vous êtes sorti quand ?

— Un mois. Libération conditionnelle pour bonne conduite, répondit-il sans paraître surpris par ma question.

Il tourna ses yeux magnifiques vers moi. Cela se fit tout seul, sans concertation, Gabriel Escoubet et moi nous mêmes à remonter la route, vers

la lande.

— Je ne vous demande pas comment...

— L'architecture, dis-je sans réfléchir.

— Oui, pourquoi pas, fit-il en se retournant vers Les Sauvagines. Il y a une quinzaine d'années, quand nous pensions nous installer dans le coin, cette maison m'avait plu. En effet, elle n'était pas à vendre.

— Mais La Tourmente l'était.

— Léa en était tombée amoureuse. Une fantaisie d'architecte, évidemment, ajouta-t-il en souriant.

Nous avons marché sur la route, entre Les Sauvagines et la grande courbe qui s'enfonçait vers l'intérieur des terres. Nous ne sommes pas allés au-delà, restant à distance de la maison, sans la perdre de vue ; c'était le phare dont la lueur ne pouvait disparaître sans risquer de rompre le lien avec ce qui nous avait rapprochés. Je lui dis mon nom, il me serra la main. Je regardai la petite voiture rouge s'éloigner. Il se mit à neiger alors que je franchissais la grille d'entrée ; des flocons si minuscules que je doutai un instant de leur existence. Ils frôlaient mes cils et me chatouillaient les yeux comme une nuée de moucherons invisibles. J'étais content que Gabriel n'ait pas foulé *mon* gravier ; pas cette fois-ci.

C'est surtout lui qui avait parlé. Je le laissai dire ce qu'il désirait me dévoiler plutôt que m'efforcer à découvrir trop tôt ce que je brûlais de connaître. Son élocution limpide et sa voix grave suffisaient à charger ses mots de l'ampleur qu'il souhaitait leur donner. Je le questionnai peu, il rechercha encore moins mon assentiment, ne s'efforçant pas de provoquer chez moi réactions ou commentaires inutiles. Avec simplicité, il me confia ce qu'il estimait pouvoir me révéler lors d'un premier entretien.

— Je vous dois bien cela, Félix, c'est moi qui suis venu vous relancer jusqu'au seuil de votre porte.

Gabriel semblait posséder une maîtrise de soi qui n'était pas sans me rappeler celle de Clémence. S'il m'était difficile de déceler la nature profonde des émotions qui vibraient derrière ses mots, je devinais pourtant chez l'architecte une rare élégance des sentiments, dont il paraissait vouloir à tout prix dissimuler l'exacerbation. J'eus honte, un instant, de songer qu'il avait eu le temps d'apprendre à contenir l'ardeur et les débordements de ses excès ; durant dix ans, il en avait payé le prix.

— Je loue une chambre en ville, à l'Hôtel des Basses-Terres, en attendant de rendre La Tourmente de nouveau habitable. Je ne sais pas encore si je vais y rester. Mes récents passages au village semblent n'avoir réveillé aucun souvenir.

Dans quelle mesure avait-il déjà décidé de parler aussi peu de ses années d'incarcération ? Il n'entra pas dans les détails.

— C'était un accident. Mais un accident dont je porte l'entière responsabilité.

Cette sorte d'emprise sur la conversation, cette intention que je lui prêtais de la contrôler, m'arrangeait : je n'eus pas à commenter. J'en savais peu concernant l'affaire, le procès ou les circonstances entourant sa condamnation. Ce n'était peut-être pas ce qu'il m'importait le plus de connaître de Gabriel, mais j'avais compris que lui seul ferait le choix d'en parler ou non. Aujourd'hui, il avait choisi de m'adresser la parole. Cependant, je l'imaginais sans mal, dès le lendemain, ne me saluant que de loin.

À mon retour, je trouvai un message de Clémence auquel je ne saisis pas grand-chose. Elle avait besoin de se reposer, alors elle fermait son

téléphone. Clémence ne me disait rien, ne m'expliquait rien. Pas un mot concernant son père. D'une voix éreintée, lointaine et perdue, elle oubliait de m'embrasser. Le geste était ridicule : je fermai moi aussi mon téléphone et un grand calme, soudain, m'envahit. La maison était silencieuse. J'allai dans l'entrée. J'ouvris la porte et restai un long moment à regarder la neige sur le gravier ; si légèrement que j'oubliai que le vent pouvait exister. Je n'étais pas certain de ce que les flocons m'avaient raconté, mais ils entraînaient dans leur chute les étoiles près desquelles j'allai me coucher, dans la chambre d'enfant, sous les toits.

La marée montait et la mer déroulait ses vagues délicates sur le sable blanc. Au-delà des nuages, l'hiver inventait un ciel sans lumière, sans soleil. J'avais écrit toute la matinée, l'esprit étonnamment dégagé, les idées claires et froides. Rien dès lors ne pourrait m'empêcher de terminer mon roman en respectant le délai de trois jours que je m'étais fixé. Je n'avais pas vu l'heure passer. Il était trop tard pour aller manger au village. J'avais la nuque raide et les épaules courbaturées. Je m'allongeai sur le canapé, regardai le feu s'assoupir et convoquai Clémence, inquiète et absente, puis le vieil Adrien mal en point ; Pierrot était content pour moi, car c'était bien, ça, finir quelque chose ; l'architecte se tenait en retrait sur le bord de la route, silencieux, un paratonnerre entre les mains. Je me réveillai, en milieu d'après-midi, dans un grand frisson. Le feu était éteint. J'enfilai le chandail de Clémence qui traînait sur les coussins, et dont les fibres de mohair gardaient le souvenir de son parfum. Le reste de la journée disparut entre les flocons qui continuaient à se noyer dans l'océan. Ma messagerie demeurait vide. « Clémence, pourquoi fais-tu cela ? » et je jetai mon téléphone dans un tiroir du bureau. J'écrivis jusqu'à tard dans la soirée ; des pages dont la violence m'étonna, le lendemain matin quand je me relus. La

nuît fut courte, je m'étais levé tôt, mais aux premières lueurs de l'aube, je mis le point final à mon roman. J'envoyai le fichier à Frédéric accompagné d'un simple :

Premier jet, tu me diras.

Toujours aussi matinal, il me répondit immédiatement :

Très bon titre, ça m'ira.

La neige avait cessé.

À la fin d'une période d'écriture, je me soumettais à une routine aussi ridicule qu'inoffensive ; un rituel immuable, auquel, depuis des années, je ne m'étais jamais soustrait. Je faisais d'abord une ultime sauvegarde du document. Je ne relisais pas, j'oubliais le texte – ainsi, plus tard, sous la direction éclairée de Frédéric, la révision se faisait sur un manuscrit que je ne considérais plus comme le mien ; cela concernait des mots qui ne m'appartenaient plus depuis longtemps, et dont j'estimais m'être affranchi. Puis, j'ouvrais mon petit calepin et finissais de rayer les notes que je n'avais pas utilisées, n'épargnant aucune phrase, effaçant chaque mot restant. Ce n'était plus un carnet de notes, mais un cahier de ratures, que seulement alors, je jetais. J'utilisais toujours le même modèle : feuilles lignées, couverture rigide noire avec une lanière élastique pour le maintenir fermé. Clémence avait pris l'habitude de m'en procurer elle-même un nouveau. Je devais lui faire parvenir un bref message : « Quand tu auras le temps, pourrais-tu m'acheter un nouveau calepin ? » Aujourd'hui encore, je respectai la tradition : je jetai mon dernier carnet de notes, et après une courte hésitation, j'envoyai le courriel à Clémence, sans rien y ajouter. Elle saurait – si elle le lisait – que j'avais terminé d'écrire cette histoire qui

parlait « de nous deux ». J'avais une propension à mêler l'illusion aux faits réels, entre rêves et faux-semblants, et Clémence, d'un naturel plus rationnel, éprouvait parfois de la difficulté à discerner l'invention de la réalité, à faire la part des choses entre la fiction et le vécu. Je n'étais pas certain que la fin que j'avais imaginée serait à son goût.

Mes pas sur le gravier enneigé avaient un son différent, un bruissement mat et feutré. Je me retournai pour voir les traces nettes et bien découpées que mes souliers y avaient laissées. Ma respiration était invisible. Il faisait plus doux que je le croyais, la neige ne tiendrait pas longtemps. Je remontai la route vers la lande et n'hésitai pas quand j'arrivai au chemin de terre. L'herbe prise dans la glace craquait sous la neige, je trébuchai dans les ornières gelées dont je ne distinguais pas la forme ou la profondeur. C'est non loin du stationnement que j'entendis l'auto derrière moi.

— Je me demandais justement si j'allais vous voir aujourd'hui. Je ne vous propose pas de monter.

La voiture était pleine de boîtes en carton et de tout un bric-à-brac dont je ne discernai pas grand-chose à travers les vitres embuées. Gabriel m'attendit près de l'escalier.

— Voulez-vous m'aider à vider l'auto ? Après, je vous fais découvrir la maison.

La veille, j'avais laissé parler l'architecte. Aujourd'hui, n'ayant rien imaginé, je dis simplement :

— Je suis venu plusieurs fois marcher jusqu'ici.

La falaise découpait sa paroi blanche entre le ciel sans lumière et les eaux sombres de l'océan. Des semaines auparavant, une éternité, Clémence avait murmuré que c'était magnifique et je l'avais embrassée. Mais aujourd'hui, un sentiment de solitude vint subitement m'étreindre ; une

grande solitude inquiète. Je me retournai vers Gabriel et ne pus soutenir son regard.

— On vide tout ça et je vous montre ? dit-il en ouvrant le coffre de la voiture.

Nous entrâmes par le devant de la maison, face à l'océan, et déposâmes le tout près du poêle à bois. Gabriel y remua les cendres froides. Mes pas résonnaient sur le parquet du salon désormais ouvert à la lumière. La bâche qui protégeait le grand canapé avait été retirée.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

La Tourmente s'ouvrait au large, aux vents et au vide. Même sans soleil, je découvrais la formidable dimension lumineuse de la pièce. L'impression d'immensité était inhabituelle, la perspective aérienne presque étourdissante. On aurait pu toucher la falaise et l'océan, attraper les nuages. Sans un mot, je sortis et traversai la terrasse qui surplombait les vagues. La marée était haute, les flots recouvraient le sable et les rochers. Je m'adossai au garde-fou. Gabriel se tenait dans l'encadrement de la baie vitrée. Je n'aurais pas dû venir. J'avais espéré être seul, une fois encore. J'eus soudain envie de quitter cette maison qui n'était plus celle que je désirais voir.

— Je vais rentrer.

Gabriel ne dit rien. J'avais franchi l'escalier avant qu'il propose de me raccompagner. Je marchai vite pour traverser la lande, je courus presque, me tordant les chevilles sur le sentier devenu boueux. Quand je me retournai, essoufflé, j'aperçus, au loin, une colonne de fumée qui s'élevait, une ligne claire et droite qui montait dans le ciel sans soleil. Gabriel avait allumé un feu. La Tourmente était à nouveau habitée.

La neige sur la route fondait et avait des reflets gris et sales. Ce fut en vain que j'essayai de fixer mon esprit sur un poteau de bois, ou de poser une pensée vide sur un pylône électrique. Le jour baissait quand j'arrivai

aux Sauvagines. Je renonçai à vérifier si j'avais reçu des messages, je savais déjà que je devrais continuer à attendre. Mais j'ouvris le tiroir du bureau et ne pus m'empêcher de rallumer mon téléphone.

Il était rare qu'il y ait des clients si tôt le matin. Un jeune couple était assis à une table et chuchotait en riant.

— Tu as raté quelque chose, hier soir, dit Pierrot.

Il déposa le cappuccino sur le zinc et continua :

— Jérôme a affirmé que le type aux drôles d'yeux, c'était le proprio de La Tourmente, et qu'il allait revenir s'y installer. Ça n'a pas été long à dégénérer entre ceux qui ne voulaient pas d'un ancien taulard ici et ceux qui disaient qu'il avait payé sa dette.

— C'est bien lui. Je le sais depuis avant-hier. Mais il vit encore en ville, à l'hôtel.

— Je ne sais pas si c'est bien, ça. Tout ça, soupira Pierrot en faisant un geste vague de la main.

— Quelqu'un t'a-t-il dit l'avoir reconnu ? demandai-je.

Pierrot dodelina de la tête de gauche à droite.

— Donc, à l'époque, il n'a pas dû beaucoup déranger. En quoi ça aurait changé ? Mais je sais déjà que ce type pourra continuer à mettre les pieds dans ton café, non ?

— Oui, Félix, tu penses juste. C'est bien, ça !

Le brouillard avait envahi le village. Un jour blafard gommait les rues et les taches de neige sale. Je dépassai la dernière maison et rentrai aux Sauvagines en traversant un grand vide sans lumière. Rien ne s'éveillait au creux de ces nappes mouvantes dont les volutes absorbaient les formes et les odeurs, les couleurs et les sons. Je percevais à peine l'écho lointain des vagues, la rumeur étouffée de l'océan. Une transparence sourde s'était

glissée entre les murs, et j'eus l'impression, un moment, que la vieille demeure était en apnée. Je mis une bûche dans le foyer et j'entendis l'appel d'air, lent et profond, remonter la cheminée. La maison avait retrouvé sa respiration et le temps muet en caressait à nouveau l'âme.

Le soleil se noya et le jour disparut en milieu d'après-midi. J'allumais les lampes du salon quand Clémence appela.

— Je pars.

— Sois prudente. Il fait déjà nuit, il y a un tel brouillard...

— Je sais, coupa-t-elle, j'ai entendu la météo.

Je ne reconnaissais pas la voix de Clémence, terne et sans densité, comme si le brouillard poisseux s'était infiltré jusque dans nos téléphones et en altérait le timbre, en déformait l'intonation devenue cassante. Clémence ne m'interrompait que pour me taquiner, elle ne pouvait avoir prononcé ces mots absents et vides qui s'égarèrent dans les brumes incertaines. De longs mois, Clémence avait réussi à vivre avec mes mots qui refusaient d'exister, qui n'arrivaient plus à murmurer ni la honte ni l'amour. Elle avait attendu qu'ils renaissent en moi, et elle avait eu raison d'être patiente. Mais je n'étais pas certain, au bout seulement de quatre jours, de supporter longtemps ses mots de néant, ses mots de rien qui pourtant disaient déjà tout, absolument tout ce que je n'aurais pas voulu entendre. Je ne me sentais pas la force de les endurer le temps qu'ils retrouvent leur substance ou leur essence ; ni le courage d'affronter alors leur vraie nature. Il n'y avait rien pour me rassurer, rien qui me laissait penser que j'avais peut-être tort. Je mis du bois dans le feu, je m'assis sur le canapé. Je me levai, allai tisonner les braises et rajoutai une bûche. Clémence ne serait pas là avant plusieurs heures.

Il devait être tard, je somnolais quand j’entendis un bruit à l’extérieur, le premier à traverser cette journée muette et que je reconnus : des pneus venaient de s’arrêter sur le gravier. Des lueurs avaient dansé sur les murs de l’entrée. Clémence pouvait-elle déjà être arrivée ? J’ouvris la porte. Deux phares fixaient le perron, diluant leurs halos pâles dans le brouillard. Je devinai le bruit du moteur au ralenti. Je ne songeai à rien, ne bougeai pas, je restai sur le seuil à attendre, épiant la silhouette immobile. Puis, très lentement, presque en silence, effleurant à peine le gravier, l’auto recula. Les phares tournoyèrent dans la nuit et j’entendis la voiture s’éloigner vers la lande.

C’est en refermant la porte qu’un grand frisson me parcourut l’échine, une caresse glaciale me vrilla les épaules. Je sus alors seulement que je venais d’avoir peur ; une frayeur irrationnelle et rétrospective dont je n’avais pas eu conscience au moment où j’aurais dû la ressentir. Je ne tentai pas de comprendre ce qui s’était passé. J’imaginai qu’avec ce brouillard quelqu’un s’était trompé ou perdu et avait fait demi-tour. Ou qu’il ne s’était peut-être rien passé. Absolument rien. Oui, je trouvais cela parfait que rien ne se fût passé.

La sonnerie de mon téléphone me réveilla. L’écran affichait « 23 : 30 – Clémence ».

— Félix, j’ai frappé un animal.

— T’es blessée ? criai-je presque.

— Ça va, Félix, calme-toi. Je ne dois pas être loin de la ville. Je vais chercher un endroit où dormir. Je préfère attendre demain pour rentrer.

— La voiture est encore en état ?

— Oui, je crois. Il y a tellement de brouillard.

— Clémence, appelle-moi de l’hôtel quand...

Elle avait déjà raccroché. Je doutai un instant de la réalité de ce dialogue qui n'en était pas un, de cette voix à travers laquelle je ne décelai rien, ni panique ni désarroi, de ces mots las et fatigués qui n'avaient aucun sens ; de ces phrases qui se dérobaient sans m'expliquer ni même attendre mes questions. Clémence en fuite.

Elle ne m'avait pas rappelé. Et ce matin, il était encore trop tôt pour tenter de la joindre. Je brûlais d'envie de la revoir, de lui parler, espérais la toucher, la sentir, mais je laissai Clémence se reposer, redoutant aussi d'entendre sa voix, celle des derniers jours. Le brouillard s'était dissipé, la neige avait disparu, le ciel était clair et sans nuages. Le soleil redessina la côte et ses rochers, ses rayons réveillaient les couleurs de la plage encore endormie. Les vagues tissaient leur écume sur le sable doré. La terrasse ne flottait plus au milieu de nulle part. Mon corps se libérait de cet anéantissement où j'avais été plongé. C'est peu avant midi que j'entendis la Subaru. J'avais appelé Clémence en milieu de matinée. Pourquoi alors n'avais-je pas cru un instant qu'elle me répondrait ?

— J'étais sous la douche ! s'exclama-t-elle gaiement.

— T'es où ?

— À l'Hôtel des Basses-Terres, le seul que j'ai trouvé ouvert hier soir. Je prends un petit déjeuner et j'arrive. Je te dois une aile et un nouveau pare-chocs ! rigola-t-elle.

Je pus constater les dégâts quand je sortis pour l'accueillir.

— Pile-poil pour aller prendre l'apéro chez Pierrot ! dit-elle, tout sourire.

Clémence était fraîche et radieuse. J'avais une mine de papier mâché, je n'étais pas rasé. Je ne comprenais pas comment, en une nuit, Clémence avait pu ainsi recouvrer une telle bonne humeur, être aussi pimpante.

— Qu'est-ce que tu fais avec mon chandail sur le dos ?

Elle m'embrassa et je restai quelques instants avant de percevoir le goût de ses lèvres ; j'avais eu si peur de l'oublier, de le perdre. Ce premier baiser de Clémence me fit réaliser que son chandail ne sentait presque plus rien.

Au Café de la Place, c'était le coup de feu. Notre table était occupée.

— J'ai pas eu le choix, s'excusa Pierrot en montrant le bistro bondé.

Clémence l'embrassa pour lui dire qu'il était pardonné ; on attendrait au comptoir que la place se libère. Et sous les sifflets joyeux des habitués, Clémence passa derrière le zinc pour nous servir l'apéritif.

— À la vôtre, monsieur Félix !

Je trinquai avec la patronne d'un midi et me tournai vers la salle.

— T'attends quelqu'un ? se moqua Clémence, revenue s'asseoir à mes côtés.

« Quatre jours, je t'ai attendue, quatre longs jours de détresse, de désarroi et d'incompréhension. Sans compter les précédents. Et... » Gabriel n'était pas là. « C'est mieux comme ça », ne pus-je m'empêcher de songer. Cela m'aurait gâché le plaisir que j'éprouvais, même au milieu d'un café bruyant, à retrouver Clémence, vivante. Quarante-huit heures plus tôt, j'avais quitté La Tourmente l'esprit chiffonné, une sensation désagréable au creux du ventre. Aujourd'hui, en présence de Clémence, j'aurais été incapable d'affronter Gabriel et son regard. Je me tournai plutôt vers celui de Clémence et cherchai ses yeux avec la même ardeur désespérée qu'en automne, lorsque la tempête s'était enfin apaisée.

— Il ne viendra pas ce midi, dit-elle.

— Qu'en sais-tu ?

Elle me répondit, sachant que j'avais très bien compris qui elle évoquait :

— Parce qu’il me l’a dit. Et pas plus tard que ce matin, à l’hôtel.

Clémence souriait, sans malice, sans provocation.

— Je prenais mon petit déjeuner, on s’est croisés.

Avaient-ils parlé ensemble ? Gabriel s’était-il joint à elle ? Lui avait-il dit que nous nous étions rencontrés durant son absence ? J’étais incapable de demander quoi que ce soit à Clémence, sans risquer peut-être de la blesser. Je n’avais à m’en prendre qu’à moi-même : j’avais trop dissimulé – sans penser à mal, j’imaginais que tout cela n’intéressait guère Clémence –, trop longtemps tu ce que je savais déjà de l’architecte, pour poser ces questions sans qu’elle puisse, à juste titre, se sentir vexée de n’avoir pas été mise au courant plus tôt. C’est moi, désormais, qui me trouvais dans une position inconfortable, ne pouvant deviner ce que Gabriel lui avait dévoilé ou non.

— Il m’a annoncé que nous allions être voisins, reprit-elle sur le même ton léger.

Avait-elle oublié que cet homme avait tué sa femme ? Qu’il sortait de prison ?

— Il s’appelle Gabriel et va bientôt emménager dans cette drôle de baraque. Mais tu dois déjà le savoir, non ?

J’acquiesçai, sans un mot. Dès que l’ombre d’Escoubet s’insinuait dans nos conversations, chacun de nous deux semblait vouloir épargner quelque chose à l’autre ; comme si nos silences tentaient de masquer l’intention trouble de nous protéger mutuellement. Clémence n’ajouta rien.

Nous avons pris place dans la Subaru. Je n’avais pas encore démarré. Clémence avait bu plus que de coutume. Sa voix avait des intonations voilées, inhabituelles.

— C’est après que j’ai eu peur, une trouille insensée.

Clémence s'adressait peut-être plus à elle-même qu'à moi.

— C'est seulement après que je me suis mise à trembler, sans pouvoir me contrôler. Pas sur le coup. Je n'ai eu des sueurs froides qu'une fois la voiture immobilisée. J'étais au bord de la nausée. Une frayeur comme je n'en ai jamais ressentie auparavant, dans mon ventre, mes jambes, dans ma tête, partout. Je savais que je n'avais rien, j'étais incapable de dire d'où venait cette terreur qui me secouait tout le corps.

Je songeai à la panique qui m'avait submergé sans raison, la veille au soir, une fois que l'auto inconnue eut disparu dans la nuit.

— Il y a eu ce choc épouvantable, mais je n'ai rien vu. Je ne sais pas ce que j'ai frappé, peut-être tué. Je ne suis pas sortie de l'auto, j'avais trop peur. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de t'appeler tout de suite. J'ai attendu je ne sais combien de temps avant de téléphoner. Longtemps, oui, longtemps après. Le silence était terrible. J'avais froid.

L'idée m'apparut invraisemblable : « Aurions-nous pu avoir peur chacun de notre côté, mais *ensemble*, au même moment ? » Clémence m'avait appelé peu avant minuit, mais je ne me souvenais pas combien de temps être resté assoupi après que la voiture eut fait demi-tour dans le brouillard. Je n'avais pas fait attention à l'heure. Clémence se redressa et boucla sa ceinture. Sa voix retrouva un peu de clarté.

— Je n'ai pensé qu'à moi. Et à ma peur.

En mettant le contact, je réalisai que, depuis son retour, Clémence ne m'avait encore parlé ni de son père, ni de mon message, ni de mon petit calepin, ni de son silence, ni de son téléphone éteint. Une fois arrivés aux Sauvagnes, la Subaru immobilisée, je n'eus aucune envie de m'amuser à faire crisser les pneus sur le gravier.

Clémence était montée dans la chambre ; sans un mot, sans un regard pour moi. Plusieurs fois dans l'après-midi, j'allai entrouvrir la porte : elle dormait. Elle descendit en fin de journée pour avaler un grand verre d'eau.

— Il fait déjà nuit ? remarqua-t-elle, avant de retourner se coucher.

L'accident de la veille l'avait peut-être plus ébranlée que je l'imaginais, et elle avait besoin de repos. Quand je la rejoignis dans le lit, je fus surpris de découvrir qu'elle avait enfilé un pyjama de son père, bien trop grand pour elle. Je ne l'avais jamais vue dormir autrement que nue. Les jours suivants, mon inquiétude, légère au début, tourna vite à l'incompréhension, puis au désarroi ; le comportement de Clémence devint confus, sa conduite, étrange et incohérente. De longs moments de lassitude la gardaient des heures entières dans la chambre, tous volets fermés. Ces périodes d'abattement, où elle semblait atteinte d'aphasie, succédaient à d'autres la plongeant au contraire dans une euphorie durant laquelle elle abandonnait la plupart de ses phrases, sans les terminer, éclatant d'un rire nerveux. Je ne l'avais pas vue travailler une seule fois depuis son retour. Un vertige enivrant teintait d'irréalité les rares moments où nous parvenions encore à nous croiser. Sans raison, si ce n'était celle de me fuir, Clémence s'absentait souvent. Puis soudain, en rentrant, elle s'excusait et fondait en larmes. Elle m'embrassait maladroitement en me disant qu'elle était désolée, que tout était de sa faute, qu'elle était odieuse et qu'il ne fallait pas lui en vouloir. Et la minute suivante, elle me repoussait pour me planter là et rejoindre la chambre en claquant la porte. Si j'essayais de venir la consoler, elle me hurlait de sortir. Bientôt, avant que ces débordements presque caricaturaux ne deviennent pathétiques, Clémence ne m'affronta plus que par le silence, effaçant mon existence au travers d'une indifférence froide et méprisante. Nos dernières chances d'avoir une conversation ou même un simple échange furent anéanties. Entre-temps, Clémence souffrait, et j'étais épuisé

de ne savoir pourquoi ; sans pouvoir l'aider. Puis un soir, je trouvai la porte de la chambre barrée. Je retournai alors sous les combles et appris à dormir d'un sommeil inquiet, abandonnant ma solitude muette à d'autres silences impénétrables.

Peu après être rentrée de chez son père, Clémence décida de se rendre en ville, porter elle-même la Subaru au garage. Elle parlait encore un peu.

— Laisse-moi régler ça toute seule, Félix, d'accord ?

Je n'avais pas insisté, ne trouvant rien à redire à son désir de se charger des réparations. Quand elle revint, le soir, avec la voiture prêtée par le garage, je ne pus m'empêcher de remarquer :

— Ça t'a pris du temps. Tout s'est bien passé ?

— Une dernière fois, ne t'en occupe plus, me répondit-elle sèchement.

Clémence rejoignit la chambre et je l'entendis prendre une douche. Elle ne redescendit pas, et quand j'allai me coucher, je la trouvai déjà endormie ; ou faisant semblant de l'être. Elle avait acheté un pyjama à sa taille. Clémence retourna en ville, d'abord pour chercher la Subaru réparée, puis à plusieurs reprises durant la semaine suivante. J'avais renoncé à lui proposer de l'accompagner. Je ne posai plus de questions ; la seule fois où j'avais tenté de m'intéresser, je m'étais fait à nouveau rabrouer :

— Tu as oublié que papa sera bientôt là ?

Les travaux, les rénovations et les aménagements intérieurs des Sauvagines, tout cela m'était en effet sorti de la tête. Entre l'écriture de mon dernier livre, le retour de Gabriel Escoubet, et désormais l'humeur incompréhensible de Clémence, je ne m'étais guère préoccupé de l'arrivée d'Adrien parmi nous. Je songai tristement que le vieil homme trouverait peut-être la vie en bord de mer moins harmonieuse qu'il ne l'avait espéré.

Février s'achevait. Le froid était revenu. À nouveau, je marchais beaucoup. De longues balades, durant lesquelles, cependant, j'arrivais rarement à éteindre mon cerveau comme je parvenais à le faire si bien auparavant. Je fixais un rocher, puis un autre, et encore un autre plus loin plus gros, mais j'entendais le rire de Clémence, et j'oubliais déjà le rocher qui n'était plus seulement un rocher, et tout devenait trop compliqué, je comptais mes pas dans le sable et au retour tentais de marcher dans mes propres traces, mais je perdais l'équilibre et finissais souvent par marcher à côté, et quand je me retournais, lassé de ne pas bien y arriver, je ne voyais que deux lignes de petits pointillés désordonnés que les vagues effaceraient bientôt, deux lignes qui se chevauchaient puis soudain s'écartaient comme des larmes tremblantes se séparaient pour se rapprocher encore mais qui allaient dans des directions opposées... J'avais aussi renoncé à compter les nuages, n'y ayant pourtant jamais entendu résonner le rire de Clémence. Une seule fois, je m'étais dirigé vers La Tourmente. Sans m'approcher de sa silhouette claire, j'étais resté longtemps assis sur les rochers au bout de la plage. J'avais rebroussé chemin avant que la marée ne soit trop haute. J'avais trouvé la maison vide, Clémence était sortie. Et il s'était mis à neiger.

Nous nous croisâmes un midi, devant chez Pierrot, alors que je quittais le café. Je ne pus l'éviter.

— J'ai vu Clémence, dit Gabriel sans que je lui aie rien demandé. L'autre soir, peu de temps après son petit accident de la route. Elle n'était pas en forme.

Je ne réfléchis pas à la question que je posai alors :

— Vous êtes toujours à l'Hôtel des Basses-Terres ?

— Deux jours encore. Je déménage après-demain.

Je n'eus pas à fixer les poteaux de la clôture qui longeait la route ni à compter les corneilles sur les fils électriques. Une seule pensée vibrait en moi, elle prenait toute la place, hurlant au-delà de ma tête une douleur sans forme : « Pas le soir, Clémence, non, tu m'as dit que c'était le matin. Le lendemain matin, au petit déjeuner. Pas la veille au soir, après l'accident. » Je ne marchais plus, la route se dérobaît sous mes pas. Les Sauvagnes étaient loin, au bout du monde, à la fin du monde. « Le soir... pas le matin. Et la nuit, Clémence ? »

La Subaru était stationnée dans l'entrée. J'avais gardé cette habitude ridicule que je tenais de mon père. Je l'avais vu, toute ma jeunesse, noter le kilométrage de la voiture et la date chaque fois qu'il faisait le plein. Mes gestes étaient précis, j'avais l'esprit lucide, les idées claires, le cœur vidé, nettoyé, aseptisé. Je saisis le bloc-notes que je laissais entre les deux sièges, et mis le contact ; le tableau de bord s'illumina. J'avais pris de l'essence au village la veille du départ de Clémence chez son père. Je ne mis pas longtemps à calculer : l'odomètre, au moment où j'en vérifiai les chiffres, n'indiquait pas même la moitié de la distance nécessaire pour se rendre chez Adrien.

Je ne pris la mesure de ce que je venais de faire qu'une fois au chaud, dans le salon, devant le feu. Durant toutes ces années aux côtés de Clémence, je n'avais jamais tenté de percer l'intimité des moments qu'elle passait sans moi et dont elle ne désirait pas me parler ; je savais que Clémence agissait de même. Nous avions pleine confiance l'un envers l'autre, et en aucun cas nous n'aurions remis en cause cette liberté que nous nous abandonnions réciproquement, sans avoir de comptes à nous rendre. Le doute et le soupçon n'avaient pas de place dans notre vie. J'y avais introduit, lors de l'épisode lamentable avec Anna, la tromperie. J'avais à la

fois blessé Clémence – qui avait tout appris par hasard – et bafoué cette fidélité que j’eus la certitude d’être alors le seul à salir, mais je ne m’étais pas réfugié dans le mensonge. Si je n’avais aucune preuve de ce que pouvait avoir fait Clémence, je savais cependant qu’elle ne s’était pas rendue chez son père. Elle me mentait. Comme elle le faisait au sujet de sa rencontre avec Escoubet. Ou se pouvait-il que ce soit lui qui ne me dise pas la vérité ? Toutes les pièces du casse-tête s’imbriquaient, hélas, trop bien. Tous les détails, soudain, prenaient un relief aigu, et les événements des derniers jours, une densité d’évocation sans équivoque. Je fus submergé par l’ampleur de toutes les pensées qui déferlaient en moi : non, le matin de son retour Clémence n’était pas joyeuse parce qu’elle me retrouvait ; bien sûr, elle ne pouvait avoir songé à m’acheter un nouveau calepin ; et les allers-retours en ville, le pyjama... Je renonçai à évoquer d’autres images, même si leur crudité n’égalait en rien la violence des mots qui hurlaient en moi et dont je refusais la suggestion glaciale. Je fis quelques pas vers la baie vitrée. Au-delà de la terrasse, mon regard franchit l’océan trop calme. J’inventai des tempêtes inconnues au creux desquelles la tourmente de mon cœur put se bercer. Je laissai le temps se distordre et ma raison en perdition se désagréger. Sentiments, émotions, sens, perception ou jugement, tout se délita en moi. J’abandonnai et me glissai au plus profond de l’hiver qui se réveillait. Je perdis pied.

Je n’avais pas entendu Clémence descendre l’escalier. Je me retournai alors qu’elle s’asseyait sur le canapé.

— Tu n’es pas allée chez ton père, dis-je calmement.

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle me réponde.

— J’ai croisé Gabriel, dis-je encore.

Clémence leva les yeux vers moi.

— Et alors ? demanda-t-elle.

À mon tour, je restai silencieux. Je montai à l'étage, sous les toits, et refermai la porte derrière moi, sans la claquer. Quelques minutes plus tard, j'entendis les pneus de la Subaru crisser sur le gravier. Cette nuit-là, Clémence ne rentra pas. Je savais où elle était, avec qui, et j'avais renoncé à comprendre pourquoi elle faisait cela.

L'aube était glaciale. Le Café de la Place était fermé, mais les lumières étaient allumées au-dessus du comptoir. J'avais froid. J'hésitai un instant et tapai à la vitre. Pierrot vint m'ouvrir en fronçant les sourcils.

— T'es trop tôt, j'ai pas encore de croissants.

Je haussai les épaules alors que Pierrot refermait rapidement la porte derrière moi.

— J'ai pas l'habitude de faire la météo, dit-il, mais j'aime pas ce froid qui est revenu.

— Et moi, je vais partir.

J'aimais comment Pierrot évitait de poser les questions qui ne servaient à rien ; la manière dont son regard savait attendre, sans forcer les choses, ou encore feindre un sentiment qui n'aurait été qu'une façon malhabile de meubler le silence. Pierrot n'avait aucun problème avec le silence, et c'était bien, ça. Mais cette fois-ci, peut-être avais-je été un peu brusque. Si Pierrot fut certainement surpris, je devinai qu'il se taisait surtout parce qu'il était déçu. Le cappuccino avait un goût différent.

— Je suis désolé, Pierrot.

— T'avais dit « tout l'hiver, et peut-être plus tard encore », c'est pas bien, ça.

— J'ai pas le choix.

— Et Clémence ?

— Clémence, elle a choisi.

Je n'aurais pas dû venir, ou peut-être n'aurais-je dû rien dire. Je regrettais déjà d'avoir fait de la peine à Pierrot. Je fus soulagé qu'il ne me demande pas quand je partais. J'avalai trop vite mon cappuccino et quittai le café. En traversant la place qui luisait sous le givre, j'évitai de me retourner. Je ne souhaitai pas croiser le regard de Pierrot qui, sans un mot, venait de refuser que je lui paye le cappuccino. Il n'avait pas donné de raison. Je n'avais pas insisté.

Avais-je pu croire un instant que je trouverais quelques mots, peut-être les derniers, tout en espérant surtout ne rien découvrir ? Le silence de Clémence avait déjà mis un point final à une histoire que je n'aurais pas su écrire. Je ne sais exactement ce qui me poussa à vérifier. J'allumai l'ordinateur, branchai le chargeur de mon téléphone. Il n'y avait ni courriel, ni texto ou message de Clémence, aucun signe. Jusqu'alors, c'était clair et pourtant encore tellement improbable. Je ne pus l'expliquer, mais à cet instant, je fus certain d'être, sinon rassuré, du moins conforté dans l'idée qu'il ne pouvait désormais plus en être autrement. J'aperçus un petit mot de Frédéric, datant de plusieurs jours :

Rendu presque à la moitié. Étonnant et différent.

Puis un autre envoyé tôt ce matin :

Sans réponse matinale ? Inquiet, je m'étonne un peu.

Après avoir hésité à lui répondre, je le rassurai :

Sur pause, en mode hivernal. Loin de tout, mais près du feu.

Je regardai le foyer où dormaient des cendres froides et silencieuses. Je n'étais pas d'humeur à manier les rimes bancales, et n'avais pas l'intention d'allumer un feu. Mais je réservai un taxi pour le milieu de la matinée.

J'eus l'impression de partir en voyage. Il y avait des mois que je n'avais pas quitté le bord de mer. Autour des Sauvages, entre l'océan et la lande, le village d'un côté et la grande falaise de l'autre, j'avais tracé des frontières que je n'avais plus franchies, n'ayant pas, jusque-là, éprouvé le besoin de le faire. J'avais cru ne pas devoir m'éloigner des senteurs d'iode, de sel et de varech avant longtemps, pas avant d'avoir un peu apprivoisé le vent. Mais il y avait aussi, entre ciel et mer, figée dans l'absence et l'attente, une maison qui s'accrochait aux rochers ; une sorte de fort retranché qui bravait l'océan, et dont le silence avait eu raison de ces frontières fragiles. Clémence et moi avions espéré nous retrouver : nous avons fini par nous perdre dans cet univers devenu trop vaste. Une fois la lande dépassée, je découvris l'intérieur des terres comme je l'eus fait d'un pays où je n'avais jamais mis les pieds. Je fus surpris du peu de temps qu'il fallut pour arriver en ville, je m'étais préparé pour aller au bout du monde.

— J'en ai pour quelques minutes. Vous m'attendez ?

Je me dirigeai vers le rayon papeterie du magasin. Je ne fus pas long à trouver ce que j'étais venu chercher. Je remontai dans le taxi.

— Vous connaissez l'Hôtel des Basses-Terres ?

Le long du trottoir, à une dizaine de mètres de l'entrée de l'établissement, était stationnée la Subaru.

— Merci. Vous pouvez rentrer, dis-je au chauffeur.

Je sortis le calepin et respirai avec plaisir l'odeur de papier qui se mêlait à celle du cuir neuf.

Je m'installai au bureau, poussai l'ordinateur et ouvris mon nouveau carnet de notes. Je commençai à raturer la première page. J'effaçai des lignes invisibles, des lignes que je n'avais pas écrites, des mots inexistants, des phrases absentes. Je raturai consciencieusement des feuilles vierges. Je gribouillai sur des notes que je ne prendrais jamais, je biffai une dernière histoire dont, pour une fois, longtemps avant, je connaissais la fin. Tout l'après-midi, je rayai et barrai ainsi tout le calepin d'une calligraphie mort-née ; une sorte d'écriture asémique et pourtant si lourde de sens. Une fois rempli de vide et d'anéantissement, je le refermai, passai autour la bande élastique et allai le déposer sur l'oreiller de Clémence, lui laissant ce carnet qu'elle ne m'avait pas acheté.

Il devait être tard, mais je ne dormais pas. Le faisceau des phares traversa les volets dans un jeu d'ombres géométriques, et j'entendis la Subaru s'immobiliser sur le gravier. Pourquoi ces lueurs souples et mouvantes glissant dans la pénombre de la mansarde m'évoquèrent-elles soudain la voiture qui s'était arrêtée l'autre soir, dans le brouillard ? Je percevais encore le son du moteur au ralenti, puis celui, si particulier, de la marche arrière quand l'auto avait reculé sur la route avant de disparaître vers la lande et ses fantômes. L'image était douloureuse et s'imposa à mon esprit avec force. En bas, la porte d'entrée claqua sans ménagement. Je me redressai dans le lit, il fallait que je sache. Clémence allait rejoindre sa chambre, quand je surgis dans l'escalier.

— C'était toi, le soir du brouillard et de l'accident ? Pourquoi, Clémence, as-tu voulu revenir pour finalement repartir et aller le retrouver ? Pourquoi n'es-tu pas restée ?

Je criai presque. Clémence n'eut pas un regard pour moi. C'est dans un murmure presque inaudible qu'elle dit :

— Félix, regarde-toi : à ma place, serais-tu resté ?

Je me levai tard, le corps lourd d'un sommeil épuisant. Je n'avais pas entendu Clémence quitter Les Sauvages. Contrairement à ce que j'avais redouté, mes pensées s'articulaient avec calme. Après une nuit sans vrai repos, je m'étonnai de cette lucidité d'esprit qui allait m'accompagner tout au long de la journée. Aucun des choix et des gestes procédant de ma détermination n'allait être envisagé sans avoir été filtré au préalable par cette clairvoyance aiguë et sans faille. Je sus, avant même d'être devant la cheminée, ce que je trouverais parmi les cendres : du bout du tisonnier, entre le cuir noirci que la chaleur avait tordu, je dispersai l'amas de papier calciné. Des années durant, c'est moi qui avais détruit mes carnets de notes, et Clémence m'en achetait un nouveau. Pour la dernière fois, le rituel avait été inversé. Ainsi profané, détourné de son sens originel, il perdait sa raison d'être. Cette perte ne justifiait pas à elle seule la chute, mais elle n'ouvrait plus qu'une voie sans issue, une impasse au fond de laquelle nous étions désormais acculés. Je débranchai l'ordinateur, le rangeai dans sa housse de protection, et glissai mon téléphone éteint dans la petite pochette du dessus. Puis, je traînai le bureau sous l'escalier, où il retrouvait sa place et sa vocation de fourre-tout. Alors, j'eus besoin d'aller marcher. Aujourd'hui, j'allais beaucoup marcher.

La marée montait, à mi-chemin entre les deux étales. J'avais le temps de me rendre à la grande falaise et de revenir en longeant la côte. Le sable encore gelé ne gardait qu'une éraflure à peine visible de mes pas. Le ciel était blanc. Les vagues avaient ce friselis imperceptible qu'on discerne souvent avant que la neige se mette à tomber, et qui, justement, ressemble tant au murmure des flocons touchant le sable. Tout le bord de mer était à l'image de ce calme et de cette tranquillité, n'attendant rien, ne redoutant ou n'espérant rien ; simplement attentif à participer à cette sorte d'harmonie

paisible et presque silencieuse. En vue de La Tourmente, je sentis le souffle froid du large et entendis l'éternel remous qui agitait les vagues se brisant sur les récifs, au pied de la falaise. Je m'approchai de la maison, traversai l'ombre de sa silhouette suspendue et m'assis sur les premiers degrés de l'escalier taillé dans le roc. Je me rappelai la toute première fois où j'avais découvert ce bout du monde, ce lieu improbable où j'avais imaginé que, peut-être, tout s'arrêtait ici ; qu'il était vain et inutile d'aller au-delà, que j'avais « la certitude d'être au bon endroit ». Je me levai et effleurai la paroi rocheuse ; elle était si froide.

Je fus de retour aux Sauvagines, peu avant la marée haute. Je restai un moment sur la terrasse à écouter ce silence qui accompagne le changement de mouvement de l'océan. Quand les vagues commencèrent à se retirer, elles le firent avec plus d'écume, comme un navire qui inverse la marche de ses moteurs. Le remous se fit plus fort, et le vent du large se leva. Je rentrai dans la maison. Je n'allumai pas de feu, je savais que je n'allais pas tarder à repartir.

J'avais relevé le col de mon manteau et, les mains dans les poches, je marchais vite. En milieu d'après-midi, les rafales avaient pris de la vigueur. Sans chercher à me cacher, je souhaitais ne pas être aperçu. Je longeai la lande, où j'entendais bruisser le vent entre les buissons de rosiers secs et gelés. Je dépassai le chemin de terre conduisant à La Tourmente et, quelques centaines de mètres plus loin, quittai la route d'asphalte pour emprunter, sur la gauche, un sentier abandonné. Il suivait une ravine asséchée qui menait à l'escalier de la falaise. Un petit belvédère surplombait la plage et La Tourmente. Sur le stationnement en contrebas, je reconnus la voiture de location de Gabriel, la Subaru et une camionnette dont l'arrière s'ouvrait au-dessus du monte-charge. La lumière était déjà

allumée dans la maison. J’aperçus plusieurs fois Clémence et Gabriel passer devant la façade vitrée. Deux hommes s’occupaient du déménagement. La fourgonnette s’éloigna bientôt à travers la lande. Le jour baissa. Je vis Gabriel s’affairer près du poêle ; peu après, de la fumée s’échappait de la cheminée. Une à une, les lumières s’éteignirent. Je distinguais à peine la lueur dansante des flammes ; et c’était déjà trop.

Dans la nuit noire, sans étoiles, le vent était tombé. Ce n’est qu’après avoir rejoint la route que je m’aperçus qu’il avait commencé à neiger. J’essuyai mon visage, où les flocons se mêlaient aux premières larmes glissant sur mes joues.

J’aurais pu retourner à La Tourmente et cela aurait déjà été fini. Mais je préférerai attendre un peu que la marée remonte. Cette sorte de lucidité qui aiguisait mes sens depuis le matin, cette voix qui vibrait en moi et découpait mes pensées, me disait qu’un certain équilibre naturel, dont je discernais seulement l’évidence, serait en quelque sorte maintenu. Je ne devais pas brusquer l’ordre des choses, et le cycle serait bouclé. Je m’étais rendu à la falaise ce matin à marée haute ; j’irais ce soir quand l’eau monterait à nouveau. Il y avait des étapes à franchir, sans les brûler, comme pour une initiation dont le déroulement immuable m’aurait été inconnu. Il suffisait de se laisser porter, sans poser de questions, ni paraître surpris ou inquiet. C’était ainsi que cela devait se passer. « Tout ira bien. » J’écoutai un ordonnateur invisible dont je suivais à la lettre toutes les instructions depuis ce matin : « Va sur la plage voir une dernière fois la maison. Ne crains rien, ils ne seront pas encore là. » Puis : « Va vérifier qu’il déménage. Oui, il sera là. Elle devrait y être aussi. Passe par la lande jusqu’au belvédère, ils ne pourront pas te remarquer. Sois certain, avant de rentrer qu’ils vont rester la nuit à La Tourmente, leur première nuit dans... » J’essayai bien d’étouffer

en moi cette voix impérieuse, mais ce fut en vain, je ne pouvais en contenir les échos lointains. Elle contrôlait tout : « Maintenant tu peux pleurer. Tu verras, la neige a un goût salé. » J'allumai un feu. « Mets quatre bûches. Quand elles seront brûlées, il sera temps d'y aller. » Je glissai les restes du calepin dans les braises, espérant le faire disparaître. « Le cuir ne se consume que très difficilement, c'est inutile. » J'insistai, mais dans les cendres encore chaudes, la couverture devenue dure et cassante résistait à la combustion. « Je te l'avais dit. » J'abandonnai. « Maintenant, va le chercher. »

Je montai dans la chambre d'enfant et sortis le sac de sa cachette. Je n'avais jamais utilisé d'arme, mais ce ne fut pas difficile, après y avoir placé dix balles, de glisser le chargeur dans la crosse. Je mis un peu plus de temps à trouver comment enclencher la glissière et débloquent le cran de sûreté. Cela ne m'avait pas pris plus de dix minutes. Je m'étonnai que tout soit aussi simple.

La neige continuait à tomber. Mes pas firent un son très doux dans le gravier déjà tout blanc, mais je ne me retournai pas pour regarder les traces que j'y avais laissées. J'empruntai le sentier qui longeait la côte et s'élevait jusqu'à la grande falaise. En bas, à ma gauche, l'océan, dont je ne distinguais que le bruit des vagues, tranquille et régulier ; à ma droite, la lande invisible, où je devinais les flocons se poser sur les buissons de genêt et de bruyère, sur les bosquets de roses sauvages. Je gardais le pistolet à la main, m'habituais à son poids, à la forme de sa crosse, caressant de l'index la détente et le pontet, cherchant du pouce le levier de sûreté, le cran de mire ou le chien.

J'arrivai au stationnement. Les deux voitures étaient toutes blanches. Je franchis les marches qui menaient à la terrasse et, sans prendre aucune précaution, je longeai le côté droit, passai devant la chambre plongée dans

l'obscurité ; elle était vide, le lit aussi, sur lequel je devinai les reflets des draps froissés. La lueur dansante des flammes se glissait par la porte entrebâillée sur le salon. J'avançai jusqu'à la façade. Ils étaient dans le grand divan, face au feu, tous les deux nus et enlacés. Je m'approchai de la baie vitrée. Gabriel dut m'entendre. Il se leva pour scruter la nuit, entre les flocons. Je m'éloignai dans la pénombre. Gabriel remit une bûche dans le foyer, resta un instant accroupi devant le poêle, le temps que le feu se ravive. Je continuai à reculer, mes pas crissaient dans la neige. J'atteignis la rambarde dans le coin de laquelle je me pelotonnai. J'imaginai regarder un grand aquarium. Je voyais Clémence et Gabriel se parler, mais aucun son ne franchissait les baies vitrées. Avec la neige qui tombait de plus en plus serré, je songeai aussi à ces boules de verre que l'on retourne pour y voir flotter des flocons artificiels. Rien de ce que j'avais devant les yeux n'était réel : cet aquarium silencieux, cette boule où il neigeait sur un couple nu ; mon pistolet était en plastique. Je tendis le bras et visai Gabriel, qui se tenait maintenant debout, face à Clémence. Je fis semblant de tirer. Puis je pointai mon arme vers Clémence. Je la vis éclater de rire, mais je n'entendis pas ce dernier bonheur qui ne m'était pas destiné. Et je refusais désormais d'écouter ce qui avait résonné en moi durant toutes ces heures, ces instructions auxquelles je n'obéirais pas, ces directives que je n'envisageais plus de suivre. Je baissai le pistolet alors que Clémence entrouvrait la couverture qu'elle avait tirée sur elle. Gabriel se glissa à ses côtés. Je détournai le regard et me levai. Je me hissai sur le garde-fou. Je posai le canon de l'arme sur ma tempe et appuyai sur la détente. Il y eut un clic sec et métallique. Je recommençai, sans plus d'effet. Je n'avais pas le choix : le pistolet s'était enrayé, alors je sautai.

Difficile de croire qu'une telle chute n'ait pas été fatale sur le coup. Je ne me souviens pas avoir heurté les contreforts de la falaise ni à quel moment je me suis libéré de mon corps. Si ce ne sont mes yeux ouverts, les sensations physiques ont cessé d'exister. Je m'élève le long de la falaise, à la verticale de mon corps que j'aperçois, désarticulé, encastré entre les rochers, la jambe gauche tordue sur le côté dans un angle improbable, les bras grands ouverts, en étoile. Puis je glisse, parmi les flocons, le long de la paroi rocheuse, et réintègre mon cadavre en sursis, tourné cette fois-ci vers la nuit. La montée est foudroyante et silencieuse. Je reste un moment à caresser le vertige, j'observe en bas mon visage ensanglanté, les vagues courtes et rapides poussées par la houle, et je plonge à nouveau vers la mer qui monte. Je déroule et rembobine le fil de ce grand yoyo invisible, de plus en plus haut, de plus en plus vite. La falaise est loin sous moi, si loin. Je tombe une dernière fois, au-delà de la pesanteur, je chute. Je m'écrase. Mes yeux se ferment. La plage et les récifs disparaissent, la falaise et la maison aussi. Les mots, tous les mots s'effacent. C'est la pleine mer, et mon âme en lambeaux va s'y dissoudre.